LA
LANTERNE MAGIQUE,
OU
LE CORDONNIER DE DAMAS.

PRÉFACE

Par MARTAINVILLE.

Air : *Trouver le bonheur en famille.*

Un beau jour Pigault mécontent,
Des cordonniers de sa patrie,
Voulut nous prouver le talent
Des cordonniers de la Syrie.
Je n'ai vu qu'un foible ouvrier ;
D'être bien chaussé je me pique ;
Ce n'est pas à son cordonnier
Que je donnerai ma pratique.

On trouve chez le même Libraire, et du même Auteur,

L'Enfant du Carnaval, 2 vol. in-8, première édition imprimée chez Crapelet.
Idem. 4 vol. in-18, avec de jolies figures. 4 l.
L'Orphelin, comédie en 3 actes en prose. 3 l.
Claudine, *idem*. 1 l.
L'Orpheline, *idem*. 1 l.
Charles et Caroline, *idem*. 1 l.
Major Palmer, opéra en 3 actes. 1 l.
Les Empiriques, en 3 actes en prose. 1 l.
Le Petit Matelot, opéra en un acte. 1 l.
Les Dragons et les Bénédictines, en un acte en prose. 15 s.
idem en Cantonnement, en un acte en prose. 15 s.
Les Mœurs, ou le Divorce, en un acte en prose. 15 s.
L'esprit Follet, *idem*. 15 s.
15 s.

LE CORDONNIER DE DAMAS,

OU

LA LANTERNE MAGIQUE,

PIECE CURIEUSE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

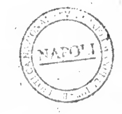
Qui n'est pas tirée des Mille et une Nuit, quoiqu'en ayent dit certains Journalistes, qui voudroient passer pour gens érudits.

Par le citoyen PIGAULT LEBRUN.

Reptésentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Cité-Variétés, le 24 Nivose, an 6 de la République, 13 janvier 1798, vieux style.

Avec les Coupleits notés.





A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Saint-André-des-arts, n°. 27. au Magasin des Pièces de théâtre.

(1798.) AN VI.

Personnages.	Acteurs.
NADIR, bacha, gouverneur de Damas.	les C. *Guibert.*
HERCIDE, jeune Circassien.	*Valcour.*
MORAD, cordonnier de Damas.	*Dumont.*
ALI, chef des eunuques du sérail.	*S. Martin.*
ACOMAT, eunuque.	*Raffile.*
HUSSEIN, eunuque.	*Boicheresse.*
ATALIDE, jeune Circassienne, esclave du bacha de Damas.	les C. *f. Truchy.*
PIRRHA, femme de Morad.	*Chesnier.*

Pessonnages muets.

Eunuques blancs et noirs.
Gardes
Femmes du sérail.

La scène est à Damas.

LA
LANTERNE MAGIQUE,
OU
LE CORDONNIER DE DAMAS.
PIÈCE CURIEUSE,

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la boutique de Morad, garnie des ustenciles de la cordonnerie.

SCENE PREMIERE.

HERCIDE, *d'abord seul, puis* PIRRHA.

HERCIDE, (*il entre en se frottant les yeux.*)

IL est déjà grand jour. Vîte, à l'ouvrage. (*Il s'assied sur un carreau.*) Ne nous brouillons pas, s'il est possible, avec l'ami Morad, le cordonnier le plus vaniteux et le plus bourru de l'empire Ottoman. (*il travaille.*) Il est plaisant que le fils du gouverneur de Tamar apprenne à faire des babouches à Damas. Quelqu'affligeante que soit la métamorphose, nos aimables ne pourroient s'empêcher d'en rire, et foi de musulman, je suis tenté d'en rire moi-même. Cet amour.... cet amour, que de choses il fait faire! tu l'as voulu, Hercide, il faut prendre ton parti. (*il travaille.*)

PIRRHA, (*elle entre et donne le coup d'œil à la boutique.*)

Déjà à l'ouvrage! il est charmant ce petit Hercide. (*elle lui jette un coup d'œil expressif et sort.*)

HERCIDE, (*sans prendre garde à Pirrha.*)

Mon parti! je suis en vérité trop heureux d'être apprentif cordonnier. Fatigué des conquêtes faciles, et résolu de me fixer,

je sors de Tamara vec dix mille sequins, et je m'enfonce dans les forêts de la Circassie; c'est le pays de la beauté. J'en rencontre mille qui n'ont que des attraits, et je passe outre. J'arrive un soir chez la respectable Roxane. Son air, ses manières, sa conversation m'attachent, m'intéressent. J'apprends qu'elle a passé sa jeunesse à Tamar, et que les suites d'une passion malheureuse l'ont contrainte à s'exiler de sa patrie. Je la plains, je la console, je lui offre mes services; Atalide, sa belle, sa séduisante fille, paroît, et je ne vois plus qu'Atalide. La chaumière devient un palais; le souper le plus frugal, un repas délicieux. La douce confiance, l'amour naissant, l'espoir du bonheur, tout ajoute aux charmes de la soirée. Je ne marchande pas la touchante Atalide; je propose ma main; si j'avois eu un sceptre, je l'aurois mis à ses pieds. (*il travaille.*)

PIRRHA, (*elle met près d'Hercide un pot et une cuiller.*)

Voilà le déjeûner. (*elle lui frappe doucement sur la joue et sort.*)

HERCIDE.

Pendant plusieurs jours je réitère mes instances... Mon langage vrai, comme mon cœur, brûlant comme mon amour, obtient enfin un sourire d'Atalide; elle m'abandonne sa main; Roxane m'embrasse, et je crois toucher à la suprême félicité... Tout-à-coup un bruit confus se fait entendre...; je sors, inquiet, troublé...; c'est une horde de Tartares.... On nous entoure, on nous presse; on enlève Atalide, que je ne pouvois défendre. Egaré, hors de moi, je suis la trace des ravisseurs: j'arrive avec eux à Damas. Atalide, ma belle, ma sensible Atalide est enfermée dans le sérail du bacha. Je veux la retrouver, ou mourir. J'attends la nuit, je brave tout, et je saute les murailles des jardins. Je vais, je viens, je retourne, je cherche Atalide; des eunuques me découvrent...; les poignards brillent dans les ténèbres. Je fuis, je m'éloigne, et je me retrouve dans les rues de Damas. J'entre dans un caravansérail; je change mes habits contre ces guenilles, et je me dispose à sortir de la ville; l'allarme s'étoit répandue dans le sérail, et on examinoit soigneusement ceux qui se présentoient aux portes de Damas. Je retourne sur mes pas, incertain de ce que je dois faire; Morad ouvre sa boutique. Je lui propose cinquante sequins pour m'apprendre son métier; il me

prend au mot; et je suis ici à l'abri des recherches des officiers du sérail; j'habite sous le même ciel, je respire l'air que respire Atalide... Je suis à portée de tout tenter pour la rendre à l'amour. Atalide !... Atalide ! .

SCENE II.

HERCIDE, MORAD.

MORAD, (*brusquement.*)

Que diable conte-tu là ? il y a une heure que je t'entends pérorer....

HERCIDE, (*travaillant.*)

Je faisois certaines réflexions....

MORAD.

Sur notre art ?

HERCIDE.

Sans doute.

MORAD.

Oh ! les arts, les arts...., rien n'est beau comme cela. Le gai, l'agréable, le terrible, tout me convient, tout me plaît, me séduit; c'est par amour du beau, du grand, que je me suis logé dans ces catacombes bâties du tems des croisades, et...

HERCIDE, (*se pique.*)

Ahie ! je suis d'une mal-adresse....

MORAD.

Oui, c'est le mot. (*prenant la babouche que travaille Hercide.*) Cela n'est pas cousu, n'a pas de grace; ce drôle-là me perdra de réputation.

HERCIDE.

Vous êtes vif, maître Morad.

MORAD.

Qu'on se taise et qu'on fasse mieux.

HERCIDE.

Vous avez aussi commencé.

MORAD, (*avec emphase.*)

Oui, comme les autres finissent.

HERCIDE.

J'espère, à force de soins, égaler un jour mon maître.

MORAD, (*avec dédain.*)

Ce jeune homme est avantageux. (*il prend une de ses babouches; et la lui présente.*) Regarde, superbe, et humilie toi. Vois cette coupe hardie, dont je suis l'inventeur, admire cette couture égale, cette élégance, cette propreté. La favorite du sérail est seule digne de chausser cette babouche.

HERCIDE, (*avec intérêt.*)

Vous chaussez la favorite du sérail ?

MORAD, (*se mettant à l'ouvrage.*)

Qui la chausseroit donc ? est-il à Damas une jolie femme que Morad n'ait chaussée ? (*il travaille.*)

HERCIDE.

Ainsi, vous approchez quelquefois la favorite ?

MORAD.

Pas du tout. L'usage le défend, et, tout entier à mon art, je m'occupe peu des femmes. Un grand homme ne veut avoir de tyran que la gloire.

HERCIDE, (*à part.*)

Le sot ! (*voulant le pénétrer.*) Si vous n'approchez pas les femmes du Bacha, vous devez avoir au moins quelques relations dans le sérail ?

MORAD.

Des relations ! des relations ! j'y ai la plus grande influence, entendez-vous mon ami. Le Bacha fait de moi un cas particulier, et il a raison.

HERCIDE.

Ah, vous voyez quelquefois le Bacha.

MORAD.

Au contraire, je ne l'ai jamais vû, et, selon les apparences, je ne le verrai jamais ; mais je corresp∂ns avec lui par la voie de l'eunuque, qui vient prendre mes babouches, et je sais que je suis au mieux dans son esprit.

HERCIDE, (*à part.*)

Cet homme ne peut me servir à rien.

MORAD.

Mais laissons tout cela, et égayons le travail par la petite chanson.

HERCIDE.

Bien pensé, maître Morad; allons, le paradis de Mahomet, vous chantez cela comme un ange.

MORAD.

Certes, je le crois.

Premier couplet.

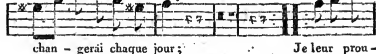


De mille et quelques Para - dis que promet

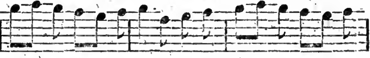
la fable ou l'his-toire, Il n'en est qu'un où je veux croire,

Et c'est à ce-lui des hou - ris; J'aurai mai - tres - se

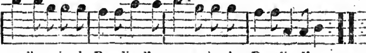
toû - jours belle, Qui dis - pense d'être fi - de-le, Que je



chan - gerai chaque jour; Je leur prou -



ve - rai tour à tour que ma flamme est tou - jours nou -



velle, vive le Paradis d'a-mour: vive le Paradis d'amour.

Le refrein se répète aux trois Couplets.

LA LANTERNE MAGIQUE,

Deuxième couplet.

La beauté jette quelques fleurs
Sur les épines de la vie;
Mais la cruelle jalousie
En corrompt bientôt les douceurs.
Je veux du plaisir sans contrainte;
Je veux, sans entendre une plainte,
Voler vers un nouvel objet.
Ah! pour être heureux en effet,
Mes amis, jettons nous sans crainte
Entre les bras de Mahomet.

Troisième couplet.

Il est un pays renommé,
Ou la beauté, toujours sensible,
Conçoit qu'il est encor possible
D'aimer après avoir aimé.
Loin de s'aigrir par des fadaises,
Des deux cotés on prend ses aises
Sans faire d'éclat indiscret.
Pour goûter le bonheur parfait,
Il faut vivre avec des françaises
Et mourir avec Mahomet.

SCENE III.

MORAD, PIRRHA, HERCIDE, (*qui s'amuse en travaillant de la querelle des deux époux.*)

PIRRHA, (*à Morad.*)

Vous chantez! vous chantez!.... vous êtes charmant, mon mari.

MORAD.

Je le sais bien, ma femme.

PIRRHA.

Il s'agit bien de chansons.

MORAD.

J'aime la musique.

PIRRHA.

Moi, j'aime l'argent.

MORAD.

L'argent! fi donc; passion des petites ames.

PIRRHA.

Et la bonne chère?

MORAD.

J'avoue que je ne la hais pas.

PIRRHA.

Et avec quoi dîneras-tu?

MORAD.

Et les sequins d'Hercide?

PIRRHA.

Et tes dettes?

MORAD.

Je ne me mêle pas de cela.

PIRRHA.

N'a-t-il pas fallu les payer?

MORAD.

Hé bien, fais en d'autres.

PIRRHA.

Joli expédient! si tu travaillois plus vite....

MORAD, (*avec importance.*)

Je soigne ce que je fais.

PIRRHA.

Mais on meurt de faim.

MORAD.

Mais la gloire?

PIRRHA.

Mais ton ménage, imbécile?

MORAD, (*avec dignité.*)

Ma femme, souvenez-vous que nous ne vous avons prise que pour avoir un héritier de nos talens.

PIRRHA, (*avec colère.*)

Qu'es-ce que cela signifie? insolent, paresseux, entêté?

MORAD.

Ma petite femme, mon cœur, je ne vois pas qu'il soit nécessaire de nous dire nos vérités.

PIRRHA.

Il est au moins inutile de te répéter les tiennes.

MORAD.

En ce cas, fais m'en grace.

PIRRHA.

J'enrage.

MORAD.

A toi permis.

PIRRHA.

Et tu crois que j'enragerai en silence?

MORAD.

J'y compte.

PIRRHA.

Tu décompteras.

MORAD.

Qu'on se taise.

PIRRHA.

Chansons.

MORAD.

Je le veux, je l'ordonne.

PIRRHA.

Je parlerai, je crierai, je te désolerai, je te désesp.

MORAD, (*hors de lui.*)

Quoi, le Bacha contient deux cent femmes, et je n'en metrai pas une à la raison! (*On entend des éclats de rire en dehors; Hercide se retourne.*)

PIRRHA.

Le Bacha! à qui va-t-il se comparer?

MORAD.

La comparaison n'a rien qui cloche, il est né à Tamar, et moi à Témeruch; son père étoit teinturier, et le mien corroyeur; il a voyagé, et moi aussi; il a courru à la fortune, et je me suis consacré aux arts; il a été janissaire, officier et Bacha, (*avec dédain.*) comme il y en a tant; j'ai été apprentif, puis maître; je suis aujourd'hui le premier homme du monde dans mon genre, et.... qu'on me fasse Bacha à mon tour....

PIRRHA.

Toi, Bacha!

MORAD.

Cela m'iroit comme à un autre.

PIRRHA.

Tu ferois ce que fait celui-ci?

MORAD.

C'est bien difficile!

PIRRHA.

Tu commanderois des armées.

MORAD.

Pourquoi pas?

PIRRHA.

Tu administrerois la justice?

MORAD.

A merveilles.

PIRRHA.

Tu sacrifierois tes plaisirs à tes devoirs, tu dépouillerois les attributs de la grandeur, pour chercher le malheureux sous son humble toît, le protéger, le servir?

MORAD.

Du meilleur de mon cœur; il n'y a pas de mérite à cela.... ma tête s'échauffe, mon imaginàtion s'aggrandit, je conçois des projets sublimes; j'assure la félicité publique. (*Il parcourt le théâtre.*) Je suis Bacha.

PIRRHA.

Il est Bacha! (*les éclats de rire se répètent en dehors.*)

MORAD, (*même jeu.*)

Je commande à Damas...

PIRRHA.

Par Mahomet, la tête lui tourne.

MORAD, (*même jeu.*)

On m'obéit, parce que je suis juste; on m'aime, parce que suis bon; je maintiens l'ordre dans mon gouvernement, j'y appelle l'abondance, j'y anime les arts; ma vie s'écoule au milieu des bénédictions de mon siècle, et la postérité qui juge les hommes, place mon nom parmi les noms fameux. (*à sa femme.*) Heim! qu'en dis-tu?

PIRRHA, (*même jeu.*)

Je fais enfermer mon mari dans l'hopital des fous; (*regardant Hercide.*) je me remarie à un faiseur de babouches dont l'ambition ne passe pas la cheville du pied; il travaille, et nous avons des pratiques; il est économe, et nous ne devons rien; je le seconde, et nous vivons; ma vie s'écoule au milieu des bénédictions de ma famille, et je m'inquiète peu du jugement de la postérité. (*à son mari*), Heim! qu'en dis-tu?

MORAD.

Que ma femme a de petites vues, un entendement obtus, une ame mesquine, et qu'elle est indigne de me posséder. Que veulent ces gens-là?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, NADIR, ALI, (*dans le fond.*)

NADIR.

JE n'ai jamais écouté de conversation plus plaisante.

ALI.

Cet homme pourra vous amuser un moment, et sous cet habit modeste, il ne soupçonnera pas le Bacha.

NADIR, (*descendant la scene.*)

Soit, avançons.

ALI.

(*A Morad en lui présentant Nadir.*) Permettez-vous à un ami des arts de venir admirer un homme dont la réputation s'étend jusques aux bornes de l'empire ? (*Morad salue.*)

PIRRHA, (*à Hercide.*)

Il se moque de lui.

HERCIDE, (*à Pirrha.*)

Cela y ressemble un peu.

MORAD, (*à Nadir.*)

Ma réputation est votre très-humble servante, et je lui rends graces de l'honneur que je reçois. Pirrha, des carreaux ?

NADIR.

Je resterai debout, seigneur Morad, je ne m'asseoirai pas devant le premier homme du monde. (*Morad salue.*)

PIRRHA, (*à Nadir, avec humeur.*)

C'est assez plaisanter. Que lui voulez-vous ? des babouches ? En voilà.

NADIR.

Des babouches ! je fais, sans doute, le plus grand cas des siennes ; mais ce talent n'est pas ce que j'admire le plus en lui ; ce qui m'étonne, ce qui me confond, c'est la facilité avec laquelle il régit les empires. (*Morad salue.*)

ALI.

Guerrier, magistrat, publiciste, il est tout cet homme prodigieux. (*Morad salue.*)

PIRRHA, (*avec impatience.*)

Encore ?

NADIR.

Morad, enfin a une tête comme la nature n'en avoit point organisé encore. (*Morad salue plus bas.*)

PIRRA, (*trépignant.*)

Ah! mon dieu, mon dieu, cela ne finira jamais.

NADIR.

Et ses vues sublimes seroient perdues pour la félicité publique!

ALI.

Et ses jours précieux s'écouleroient loin du théâtre du monde!

NADIR.

Non. La fortune a des torts envers lui, mais je réparerai les torts de la fortune.

MORAD, (*se gonflant.*)

Le mérite perce tôt ou tard.

PIRRHA, (*à Nadir, avec aigreur.*)

Hé! qui êtes vous donc, réparateur des torts de la fortune?

NADIR, (*embarrassé.*)

Je suis, je suis...

ALI.

Un des premiers officiers du Bacha.

HERCIDE, (*qui devient très-attentif.*)

Du Bacha!

PIRRHA.

Vous! un des premiers officiers du Bacha, viendroit dans une boutique.... Finissons cet impertinent badinage.

MORAD, (*avec un geste menaçant.*)

Pirrha, vous commencez à m'échauffer les oreilles, et furieusement.

PIRRHA.

On se moque de toi, et je le souffrirai; tu écouteras des sornettes, et je ne te détromperai pas! réfléchis, sois vrai, et dis moi si tu es fait pour fixer l'attention de notre gouverneur.

ALI.

Ah! vous ne connoissez pas le Bacha; rien ne lui est étranger, et les habitans de sa province lui sont également chers. Il n'y a pas deux heures qu'il a été en personne chez une pauvre veuve, à qui le Cadi refusoit justice; il a destitué le Cadi, et donné sa fortune à la veuve.

PIRRHA.

Je reconnois-là notre gouverneur; que Mahomet le bénisse,

mais c'est précisement parce qu'il aime le peuple, qu'il ne vous a pas envoyés ici pour nous insulter.

NADIR.

J'ai tort, ma bonne, et je ne rougis pas de l'avouer. Si je me suis amusé un moment....

PIRRHA, (*à Morad.*)

Tu l'entends, animal.

MORAD.

Amusé, dites-vous, et aux dépens de Morad !

NADIR, (*souriant.*)

Je réparerai ma faute. Modérez vous tous deux, et écoutez moi. Je suis au mieux avec le Bacha, et je me ferai un vrai plaisir de vous être utile.

PIRRHA.

Tenez, seigneur officier, c'est quelque chose de beau que la parole, mais des effets valent mieux. Je n'ai pas de génie, moi, et je ne me repais pas de fumée. Des faits, s'il-vous-plaît, des faits.

ALI, (*à Nadir.*)

Il paroît, seigneur, que Pirrha veut du positif. Eh bien, moi, qui ne suis qu'un mince officier du sérail, j'achète les babouches, les outils, les meubles.....

PIRRHA.

Et vous ne marchandez pas, et vous payez comptant ?

ALI, (*lui donnant une bourse.*)

Et je donne sans compter.

PIRRHA, (*ouvrant la bourse.*)

C'est de l'or!... Ah pardon, mille pardons, mes bons seigneurs. J'ai osé douter, et avec vous le doute est un outrage; mais aujourd'hui, les hableurs sont si communs et les bienfaiteurs si rares !

MORAD.

Ah ! tu t'adoucis à l'aspect du métal.

NADIR, (*à Ali.*)

Il est né à Témeruch, il est mon compatriote, je veux assurer son existence.

ALI, (*à Nadir.*)

C'est un original; mais je lui crois des qualités.

HERCIDE, (*à part.*)

Où vont-ils en venir ?

NADIR.

NADIR.

Voyons, mes amis, raisonnons, car on ne peut pas toujours plaisanter ; voyons ce qu'on peut faire pour vous.

MORAD.

Raisonnons.

PIRRHA.

Raisonnez.

NADIR.

Morad est né avec de l'esprit, il paroît honnête, désinterressé

MORAD, (*à Pirrha.*)

Ha ! qu'as-tu à répondre à cela ?

NADIR.

Et en renonçant aux idées folles qui l'égarent, il peut remplir un petit emploi...

PIRRHA, (*à son mari en appuyant.*)

Un petit emploi.

NADIR, (*à Pirrha.*)

Qui le conduira peut-être à un autre plus important.

MORAD, (*à sa femme en appuyant.*)

A un autre plus important, cela ne tardera pas.

PIRRHA.

Et moi, mon bon seigneur, et moi ?

NADIR.

Pirrha est une femme fort estimable, je le crois.

PIRRHA.

Moi, je m'en vante.

NADIR.

Mais d'une humeur, d'une humeur .... ah !...

MORAD, (*à Pirrha.*)

Il te connoît.

NADIR, (*à Morad.*)

Qui quelquefois peut-être fondée, il faut que j'en convienne.

PIRRHA, (*à Morad.*)

Non, je dis, il ne te connoît pas.

NADIR.

Mais enfin cette humeur accariâtre....

ALI.

Très-accariâtre.

MORAD.

Excessivement accariâtre....

ALI.

La rend très-propre au service des femmes du sérail. (*Hercide fait un mouvement.*)

NADIR.

Oui vraiment, ce sera....

ALI.

Un épouvantail.

PIRRHA.

Reposez-vous sur moi de l'honneur du Bacha.

MORAD, (*à part.*)

Ainsi voilà deux affaires arrangées. Je gagne un emploi et je perds ma femme. Gloire en soit rendue au divin Mahomet.

HERCIDE, (*à Nadir.*)

Seigneur officier, qui faites du bien à tout le monde, laisserez-vous dans l'embarras un pauvre apprentif qui n'avoit que cinquante sequins, et qui les a donné à son maître?

ALI.

Moi, je te donne tout ce que je viens d'acheter.

HERCIDE, (*à part.*)

Ce n'est pas là mon compte.

MORAD.

Que feroit-il de cela? il n'est encore en état de rien, et il ne fera jamais mieux; cela n'a point de goût, point d'imagination.

HERCIDE, (*à part.*)

Comme il me sert! (*à Nadir.*) Si vous pouviez aussi disposer en ma faveur de quelque petit emploi, je n'aurois d'autre ambition que de justifier vos bienfaits.

NADIR, (*à Ali.*)

Il est jeune, sa figure est intéressante.

ALI.

Et s'il étoit eunuque...

HERCIDE.

Pas du tout, seigneur, dieu merci.

ALI.

En ce cas on pourra l'employer dans les jardins extérieurs.

HERCIDE, (*à part, plein de joie.*)

Dans les jardins! je la verrai... de loin; mais enfin je la verrai.

NADIR.

La proposition paroît lui convenir.

HERCIDE.

Ah ! elle comble tous mes vœux.

NADIR.

Je m'applaudis d'avoir pu faire trois heureux en un instant; adieu, bonnes gens. Dans deux heures vous aurez de mes nouvelles. (*frappant sur l'épaule de Morad.*) Moins de vanité, mon cher Morad, (*souriant à Pirrha.*) Moins d'humeur, Pirrha, moins d'humeur; (*à Hercide.*) et vous jeune homme, de l'activité, du zèle, de la reconnoissance; cela mène à tout.

(*Il sort avec Ali. Morad, Pirrha et Hercide les conduisent.*)

SCENE V.

HERCIDE, MORAD, PIRRHA.

MORAD, (*joyeux et se frottant les mains.*)

ME voilà enfin sur la route qu'à parcourue le Bacha. A quelques mots près, je suis très-satisfait des procédés de l'officier supérieur.

PIRRHA, (*retournant la bourse dans ses mains.*)

Ceux de l'officier subalterne m'enchantent.

HERCIDE.

Je te verrai, chère Atalide, je t'approcherai peut-être.

MORAD, (*avec une tristesse affectée.*)

Pirrha, ma chère Pirrha.

PIRRHA, (*de même.*)

Morad, mon tendre époux ?

MORAD.

Tu vas entrer dans l'intérieur du sérail.

PIRRHA.

Le Bacha t'enverra peut-être sur les confins de la Syrie.

MORAD.

Nous allons donc nous quitter !

PIRRHA.

Hélas ! et pour la vie.

MORAD, (*à part.*)

Je l'espère.

PIRRHA, (*à part.*)

J'y compte.

MORAD.

Tu sais combien je te regrette.

PIRRHA.

Oui, à peu près comme moi.

MORAD.

Ma petite femme?

PIRRHA.

Mon chou ?

MORAD, (*ouvrant ses bras.*)

Le dernier baiser de l'amour.

PIRRHA, (*l'embrassant avec transport.*)

Celui-ci vaut seul tous les autres.

MORAD.

Ma foi, j'allois te le dire. Mettons nous à notre aise.

PIRRHA.

Et laissons la grimace.

HERCIDE.

Il y a des mariages bien assortis; il faut en convenir.

MORAD.

Afin de n'avoir plus rien de commun ensemble, partageons maintenant....

PIRRHA, (*reprenant son ton aigre.*)

Quoi, l'or de l'officier ? c'est à moi qu'il l'a donné.

MORAD.

C'est à nous.

PIRRHA.

C'est à moi.

MORAD.

Oui, pour tes beaux yeux, n'est-ce pas ? voyez-moi cette tête.

PIRRRA.

Je te pardonne tes injures....

MORAD.

En faveur de l'habitude?

PIRRHA.

Non. Parce que ce seront probablement les dernières.

MORAD.

Lache, les espèces, et je te le jure.

PIRRHA, (*vuidant une partie de sa bourse dans le tablier de Morad.*)

Les voilà, et que le diable t'emporte.

MORAD.

Je te les rendrois de bon cœur à la même condition.

HERCIDE.

On n'est pas plus aimable que cela.

MORAD.

Ne perdons pas de tems. Mon doliman des grands jours, une toile à mon turban, des parfums, des essences.

PIRRHA.

Mes grains d'ambre, mes plumes de paon, mon voile et mon petit reste de café Moka. (*Morad et Pirrha font une fausse sortie. Hercidé les ramène.*)

HERCIDE.

Dites-moi, mes très-honorés maîtres, que comptez-vous faire de ce que m'a donné l'officier subalterne, et que je vous donne à mon tour?

MORAD.

Ce drôle est magnifique.

PIRRHA, (*lui frappant sur la joue.*)

J'ai toujours reconnu du bon dans ce jeune homme.

HERCIDE.

Je vous conseille de prendre la clef en sortant. Il peut venir tel jour où vous ne serez pas fâché de revoir les formes et les tranchets.

PIRRHA.

Il pourroit bien avoir raison.

MORAD.

Apprenez, mon ami, que toutes ces choses sont maintenant au-dessous de moi, et qu'il ne convient pas à un garçon jardinier de donner des avis à un membre du gouvernement.... (*en sortant avec Pirrha.*) Des formes!... des tranchets!... heu!

SCENE IV.

HERCIDE, (*seul.*)

AU moment où je me croyois sans ressources, la fortune me rapproche d'elle. Je n'ai pour moi que mon amour, mais il est ardent, impétueux; rien ne lui résistera. Non, je ne

me bornerai pas à soupirer, à gémir au pied des murs qui la renferment; je hazarderai ma vie, je pénétrerai une seconde fois dans le sérail, j'en arracherai Atalide.... Atalide, que tous les moyens de séduction ont peut être.... malheureux, qu'oses-tu soupçonner? Son ame pure, comme le plus beau jour, peut-elle trahir sa foi.... non, Atalide m'est fidelle; je la juge d'après mon cœur. Calmons-nous, et réfléchissons un moment. On ne parle à Damas que des rares qualités du Bacha. On le dit juste, généreux, sensible: peut-être il se rendroit à mes prières; peut-être il trouveroit de la gloire à la remettre dans mes bras.... Quel espoir vient m'abuser! il l'a vue, il l'adore et je le sens, on peut renoncer à tout hors à sa maîtresse.... Pirrha.... (*vivement.*) Pirrha va servir les femmes du sérail; elle est intéressée, je peux disposer encore d'une somme considérable; je donnerai, je prodiguerai, je supplierai.... La voici, il faut d'abord la pressentir. (*Il remonte la scène derrière Pirrha.*)

SCENE VII.

PIRRHA, HERCIDE.

PIRRHA, (*en plumes, collier, etc.*)

ME voilà, je crois très-présentable, et les odalisques n'auront point à rougir à mon aspect. Je vais donc être transplantée du fond d'une boutique dans celui d'un sérail. Plus d'embarras de ménage, plus d'inquiétudes du lendemain, plus de querelles conjugales; mais aussi des femmes, encore des femmes, toujours des femmes, ou de vilains eunuques, qui valent moins encore. Morad est laid, il est paresseux, il est bourru, mais enfin Morad est un homme, et ces animaux-là ont quelquefois leur mérite. Cependant il va s'éloigner et me voilà veuve; il n'est pas défendu à une veuve d'être prévoyante, et ce petit Hercide....

HERCIDE.

Ma maîtresse s'occupe de moi.

PIRRHA.

Oui; je pensois à ta nouvelle condition, elle paroît douce au premier coup-d'œil....

HERCIDE.

Elle m'assure au moins la paix de l'ame, l'abondance....

PIRRHA.

Et l'ennui. Des hommes, encore des hommes, toujours des hommes.

HERCIDE.

Je sens bien qu'il n'est pas facile de se résigner.

PIRRHA.

Non, sans doute, à ton âge on est sensible.

HERCIDE.

Je le suis à l'excès.

PIRRHA.

Et moi je suis compatissante.

HERCIDE, (*à part.*)

M'auroit-elle entendu?

PIRRHA.

Ainsi il sera facile de se rapprocher quelquefois.

HERCIDE.

De se parler.

PIRRHA.

D'être d'intelligence.

HERCIDE.

Elle est charmante.

PIRRHA.

Tous les soirs...

HERCIDE.

Tous les soirs?

PIRRHA.

Quand les odalisques seront rentrées...

HERCIDE.

Après?

PIRRHA.

Je descendrai dans les jardins.

HERCIDE.

A merveilles.

PIRRHA.

Hercide m'y attendra?

HERCIDE.

Je me garderai bien d'y manquer.

PIRRHA.

Et nous y trouverons sans doute quelque bosquet écarté, où nous pourrons... parler d'affaires.

HERCIDE.

Croyez que je ne mettrai point de bornes à ma reconnoissance.

PIRRHA.

Ni moi à mon entier dévouement.

HERCIDE.

Ah! Pirrha, ma chère Pirrha... ma joie, mon ravissement... les expressions me manquent... embrassez-moi. (*Il l'embrasse avec transport.*)

PIRRHA.

Je m'étois toujours douté à son air discret, réservé, qu'il n'aimoit pas les jeunes personnes.

HERCIDE, (*étonné.*)

Plâît-il?

PIRRHA.

Les jeunes filles sont inconsidérés, volages.

HERCIDE, (*à part.*

Je n'ai pas mal pris le change.

PIRRHA.

Et puis le danger des intrigues dans un sérail!... des eunuques impitoyables qui vous expédient un homme dans un tour de main.

HERCIDE, (*à part.*)

Je suis enferré; il faut feindre.

PIRRHA.

Avec moi tu n'auras absolument rien à craindre.

HERCIDE.

(*à part.*) Je le crois. (*haut.*) Ainsi, ma chère Pirrha, nous voici parfaitement d'accord.

PIRRHA, (*tendrement.*)

Et pour la vie.

HERCIDE.

(*à part.*) La jolie perspective! (*haut.*) Il me reste un aveu à vous faire.

PIRRHA.

Un aveu! voyons cet aveu... j'aime beaucoup les aveux.

HERCIDE.

Quelqu'amour que j'aie pour vous, je ne suis pas insensible aux charmes de l'amitié.

PIRRHA, (*d'un ton sec.*)

Masculine ou féminine?

HERCIDE, (*embarrassé.*)

C'est... une femme à qui les liens du sang...

PIRRHA, (*se refrognant.*)

Ah ! c'est une parente.

HERCIDE.

Une sœur.

PIRRHA.

Qui est dans le sérail ?

HERCIDE.

Que je n'ai pas vu depuis... son enfance.

PIRRHA.

Et que vous espérez que je vous ferai voir.

HERCIDE.

Le ciel me garde d'en avoir la pensée. La favorite du Bacha, l'objet de ses soins empressés, la dispensatrice des graces, une femme que l'amour et la fortune comblent de leurs plus précieuses faveurs, se permettroit une imprudence, qui la feroit rentrer dans la foule des femmes du sérail ! si j'avois soupçonné qu'un Bacha amoureux pût croire à la parenté, ne me serois-je pas déclaré à ses officiers, ne pouvois-je pas tout attendre...

PIRRHA.

Et attendez-vous que je sois plus crédule qu'un Bacha amoureux ? il me faut aussi des preuves de parenté, mais des preuves claires, positives.

HERCIDE, (*embarrassé.*)

Femme vraiment adorable... vos inquiétudes, vos alarmes....

PIRRHA.

Pas de mots, des preuves.

HERCIDE, (*tirant une bourse.*)

Cette bourse qu'un eunuque m'a remis en secret...

PIRRHA.

Ne prouve rien du tout. On envoie aussi de l'or à son amant.

HERCIDE.

Mais un amant ne refuse pas de voir sa maitresse.

PIRRHA.

(*D'un ton d'approbation.*) Ah !... et possesseur d'une somme assez forte, vous acceptez une place dans les jardins?

HERCIDE.

Comme un moyen d'approcher le Bacha, de m'en faire connoitre, persuadé qu'alors ma sœur me fera monter rapidement aux emplois les plus distingues.

PIRRHA, (*à part.*)

Il y a quelqu'apparence de vérité dans ce qu'il me dit là. (*haut.*) Voyons, mon cher ami, qu'attendez vous de moi ?

HERCIDE.

Rien que de simple. Vous direz à ma sœur....

PIRRHA.

Qui se nomme...

HERCIDE.

Atalide.

PIRRHA.

Bon.

HERCIDE.

Que les tartares, qui l'ont enlevée il y a... il y a dix ans...

PIRRHA.

Fort bien.

HERCIDE.

Ont respecté Roxane, notre digne mère, et que le frère qui étoit alors avec elle, est maintenant dans le sérail où il attend tout de sa protection.

PIRRHA.

Après ?

HERCIDE.

Je crois que cela suffira... et comme je vais vivre avec des inconnus dont je me défie...

PIRRHA.

Oui, vous ferez bien de ne vous fier qu'à moi.

HERCIDE.

Je vous prie de garder cet or...

PIRRHA.

Pour vous le remettre plus tard ?

HERCIDE.

Pour en diposer selon vos desirs. Tout n'est il pas commun entre gens qui s'aiment.

PIRRHA, (*à part, prenant la bourse.*)

Il me persuade.

HERCIDE, (*à part.*)

Elle est prise.

PIRRHA, (*à part.*)

D'ailleurs que ce soit sa sœur ou sa maitresse, bien certainement il ne la verra pas.

SCENE VIII.

HERCIDE, PIRRHA, MORAD.

MORAD, (*très gai marchant çà et là.*)

ME voilà prêt, et les gens du Bacha ne sont pas ici ! me voilà prêt, et on me fait attendre comme un homme ordinaire. Les gens du Bacha, les officiers du Bacha, le Bacha lui même, où sont-ils donc ? qu'ils viennent, qu'ils parroissent ; je brule de mettre la main au grand œuvre, de me signaler, de forcer le burin de l'histoire à graver mes hauts faits. Je ne saurois demeurer ici davantage ; tout m'y est insipide, et ma femme par-dessus tout. (*il marque son mépris pour tout ce qui l'entoure.*)

PIRRHA.

Ta femme te le rend bien, (*à Hercide.*) Il me semble en effet qu'on tarde beaucoup ; écoutez-moi maître Morad.

MORAD.

J'ai bien autre chose à faire.

PIRRHA.

Ce sont mes dernières paroles.

MORAD.

A la bonne heure, et finissez en deux mots ; je suis tout entier à mon peuple.

HERCIDE, (*à part.*)

L'original ! l'original !

PIRRHA.

Si le Bacha acquitte la parole de son officier...

MORAD.

Tu en doutes, je crois.

PIRRHA.

Tu as de quoi te faire un équipage proportionné à ton mérite. Si le Bacha t'oublie...

MORAD.

Supposition déplacée.

PIRRHA.

Tu iras brusquer la fortune jusques dans Constantinople.

MORAD.

Voilà le seul conseil raisonnable que tu m'ayes donné de ta vie. (*il va, vient, et écoute.*)

PIRRHA, (*à Hercide.*)

Je l'ai pris par son foible.

HERCIDE.

C'est adroit.

PIRRHA.

Et me voilà libre.

HERCIDE.

L'intention est louable. (*on entend une musique turque*)

MORAD.

Ah ! ah ! la musique du sérail ! j'aime l'éclat, la pompe, la magnificence. Le Bacha fait bien les choses, il faut en convenir.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, HUSSEIN, (*précédé par quatre* Gardes, *dix* Eunuques *noirs composant une musique de deux clarinettes, deux cors, deux bassons, deux paires de cymballes, un fifre, une grosse caisse, quatre* Eunuques *noirs portant une espèce de palanquin couvert d'un riche tapis, quatre* Gardes, *tous les danseurs, représentant, la moitié des eunuques noirs, l'autre moitié des eunuques blancs, ferment la marche.*)

(*On fait le tour du théâtre au son de la musique, on se range ensuite de manière à ce que le palanquin se trouve en travers dans le fond. Les noirs le posent à terre, et quatre gardes se placent de chaque coté du palanquin, les eunuques noirs et blancs dansent un pas au tour de Morad qui se prête à leur gaîté.*)

HUSSEIN, (*à Morad.*)

LE Bacha jaloux de te manifester sa haute bienveillance, et sa profonde estime...

MORAD, (*à Pirrha*

Et sa profonde estime.

HUSSEIN.

T'envoye ses gardes, ses eunuques, sa musique et son palanquin de parade...

MORAD.

Grand merci, j'accepte tout et je monte en palanquin. (*il monte.*)

PIRRHA.

Tu crois peut-être que je te suivrai à pied. (*elle monte avec lui.*)

MORAD.

Oh! elle ne me lâchera qu'à la dernière extrémité.

HERCIDE.

Moi, je vais modestement vous suivre, (*ironiquement.*) et je prends la clef de la porte.

MORAD.

Gardes, eunuques et musique, attention au commandement. En avant, marche.

(*On sort sur une marche turque, le rideau tombe*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un palais.

SCENE PREMIERE.

NADIR, ALI, (*superbement vêtus.*)

NADIR.

IL est tems, cher Ali, de reconnoître ton zèle et tes services. Ta fortune, ma faveur ont paru suffire à tes desirs; je crois te devoir une récompense plus douce, plus flatteuse, ma plus intime confiance. Je vais te dévoiler mon ame toute entière : j'éprouve le besoin d'épancher mon cœur dans le sein de l'amitié.

ALI.

Je ne peux répondre à tant de bonté que par le plus absolu dévouement, par la plus respectueuse et la plus vive affection. Parlez, seigneur.

NADIR.

Mon ami, l'homme qui voit les grandeurs dans l'éloignement, n'en apperçoit que les charmes : c'est lorsqu'il y est parvenu qu'il en découvre les épines. Oui, j'en ai fait la triste expérience; le bonheur fuit à l'aspect des palais, c'est sous le chaume qu'il se cache.

ALI.

Quel étonnant langage ! que manque-t-il, que peut-il manquer à votre félicité ?

NADIR.

Tout, mon ami, tout. Tu ignores ce que j'ai sacrifié à l'ambition : lorsque tu m'as connu, j'étois déjà monté aux premières places de l'Empire.

ALI.

De grace, expliquez-vous.

NADIR.

Je regrette le tems, ou ce front, maintenant chargé d'ennuis, se couronnoit chaque jour des doux rayons du plaisir. Je n'étois pas alors le fameux et triste Nadir. Osmin, inconnu dans Ta

mar, sans devoirs et sans maître, uniquement occupé d'un objet enchanteur, Osmin épuisoit près de Fatime ce que l'amour à de délices. Je chassois un jour, et le succès ne répondoit pas à mon ardeur. J'avançai, je m'enfonçai dans les détours d'une immense forêt : j'y fus assailli par des tartares qui prétendirent m'ôter ma liberté; je la défendis en héros; mais je succombai sous le nombre. « Jeune homme, me dit leur chef, l'esclavage n'est fait que pour les lâches. Vieus, suis mes pas; je te lancerai dans le chemin de la gloire. » Ce mot flatta mon oreille, et l'ambition se glissa dans mon cœur; on me montra des armes et je devins soldat. Te l'avouerai-je? J'oubliai en un instant cette Fatime si aimante, si fidelle; j'oubliai qu'elle alloit être mère; je ne vis plus que les honneurs qui m'attendoient au bout de la carrière, et je la parcourus avec un courage opiniâtre; je parvins au but, et je sentis que Fatime me manquoit.

ALI.

Hé bien?

NADIR.

Je la fis chercher à Tamar : elle avoit quitté une ville que mon inconstance lui avoit rendu odieuse. Elle étoit allé cacher son enfant et ses larmes dans une de ces bourgades qu'on rencontre de loin en loin au centre de la Circassie. Je fis nouvelles perquisitions. Soit que Fatime eut changé son nom, soit qu'elle eut succombé sous le poids de ses peines, mes recherches furent infructueuses. Je reconnus alors le vuide des grandeurs. Les soucis, la tristesse me suivirent par tout. Je crus leur échapper en m'occupant uniquement de mes devoirs; malgre moi je redescendois dans mon cœur, et j'y retrouvois Fatime qu'embellissoient peut-être encore les tourmens de l'absence. Je me flattai qu'un attachement nouveau la banniroit de ma pensée, et j'entrai, pour la première fois, dans l'intérieur du sérail. J'y cherchois une amante; je n'y trouvai que des esclaves. Que te dirai-je enfin? plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et j'avois insensiblement recouvré la paix de l'ame.... (*après un tems.*) Cruel homme, quel mal tu m'as fait!

ALI.

Moi, seigneur!

NADIR.

C'est toi qui m'as présenté cette jeune Circassienne....

ALI.

Atalide !

NADIR.

Elle mouilloit son voile de ses pleurs; je le soulevai, ses yeux se fixèrent sur les miens, et, pour la seconde fois, je cédai au pouvoir de l'amour.

ALI.

Atalide à su vous plaire !

NADIR.

Qui ne charmeroit-elle pas ! elle est belle, comme Fatime; elle a sa candeur et ses graces; il ne lui manque que son cœur.

ALI.

Elle oseroit vous résister !

NADIR.

J'ai déclaré mon amour, non comme un maître qui commande, mais comme un amant qui supplie. Des soupirs ont répondu à mes empressemens, et des plaintes à mes instances. Mon orgueil fut révolté un moment; mais je m'applaudis bientôt de rencontrer une beauté, dont le cœur reste indépendant, même au sein de l'infortune, qui dédaigne les basses complaisances de ces femmes qui ne m'inspirent que le dégoût. Je lui sus gré de sa fierté; je me proposai, je me flattai de la vaincre; Atalide enfin me parut digne de moi.

ALI.

Ainsi donc, le grand, le sublime Nadir, qui soutint l'honneur des armes Ottomanes, qui assura le bonheur de la Syrie, qu'environnent, que pressent le respect, la reconnoissance, l'amour de tout un peuple, Nadir oublîroit sa gloire aux genoux de son esclave !

NADIR.

Mon esclave, dis-tu ? elle ne l'est plus depuis qu'elle m'est chère : l'amour l'a rendu mon égale.

ALI.

Vous allez donc vous soumettre aux tourmens, aux caprices qu'éprouvent les amans vulgaires ?

NADIR.

Malheur à l'homme qui abuse de son rang; plus malheureux celui qui ose employer la force : c'est le monstre qui rugit l'amour. Moi je m'avilirois jusqu'à la contraindre ! je presserois dans mes bras un objet à qui je n'inspirerois que l'horreur,

reur, et qui ne répondroit à mes transports que par des sanglots et des larmes! Loin de moi tes conseils insidieux; loin de moi ces horribles jouissances. Ce sont celles d'un barbare; je ne le fus jamais.

ALI.

M'est-il permis d'ajouter un mot?

NADIR.

Parle.

ALI.

Si cette femme avoit pénétré votre caractère, qu'elle eut démêlé votre générosité; si enfin elle employoit l'artifice....

NADIR.

Elle en est incapable.

ALI.

Ce sexe est adroit.

NADIR.

Atalide ne ressemble à personne.

ALI.

Souvent une feinte résistance n'a caché que le desir de subjuguer son maître.

NADIR.

Finissons, il est tems; ces réflexions me déplaisent. Loin de m'encourager à dégrader l'autel ou je veux sacrifier, rappelle-moi à la vertu, à l'honneur, à moi-même, si j'étois capable de m'oublier jamais. Peins-moi une femme simple comme la nature, belle.... comme elle-même; peins-la sans ressource, que dans ma générosité, sans force que dans sa foiblesse, et défens-moi d'en abuser. Retourne près d'Atalide; dis lui que Nadir l'attend, qu'il a besoin de la voir, d'entendre sa voix enchanteresse; dis lui..... dis lui ce que te dictera ton cœur, et crains de n'en pas dire assez. (*Ali sort.*)

SCENE II.

NADIR, (*seul.*)

OUI, c'est par des soins assidus, par les plus tendres égards que je prétends triompher d'elle: tout autre moyen est indigne de moi. Je sais ce que peut la reconnoissance sur un

cœur sensible; j'obtiendrai des droits à la sienne. Alors elle partagera mes peines, elle s'affligera de ses propres rigueurs; elle s'empressera d'y mettre un terme, comme je m'empresse moi de préparer, de mériter mon bonheur.

SCENE III.

ATALIDE, NADIR.

NADIR.

Approchez, belle Atalide, venez, dissipez votre effroi.

ATALIDE, (*avec timidité.*)

Je ne crains rien, seigneur. Si l'innocence cherchoit un asyle, c'est près de vous qu'elle le trouveroit.

NADIR.

Cette confiance m'honore, cette estime me flatte, et je saurai les justifier. Mais dites-moi; ces sentimens d'une belle ame, mais d'une ame indifférente, n'ont-ils jamais conduit à un sentiment plus tendre? m'est-il défendu de l'espérer?

ATALIDE.

Que me demandez-vous?

NADIR.

Le bonheur de ma vie... que vois-je? la douleur se peint dans vos traits... Des larmes s'échappent malgré vous!

ATALIDE.

Elles couleront long-tems.

NADIR, (*très-tendrement.*)

Vous ne devez connoître de larmes que celles de la volupté. Quelques soient vos chagrins, j'y saurai mettre un terme. Je porterai le calme dans votre cœur; je rappellerai le sourire sur vos lèvres. Qu'Atalide me dévoile le secret de son ame, qu'elle parle, qu'elle commande; rien n'est impossible à mon amour.

ATALIDE, (*avec abandon.*)

Et c'est cet amour même qui fait tout mon malheur; c'est lui qui me sépare à jamais....

NADIR, (*avec force et jalousie.*)

Qu'ai-je entendu! de qui vous séparai-je? quel est l'objet

que vous pleurez ?... (*avec violence.*) Un homme, un homme auroit excité des desirs, auroit mérité des regrets !

ATALIDE, (*craintive et se reprenant.*)

Cet être malheureux ne doit exciter ni votre jalousie, ni votre colère. Je regrette une mère, une mère infortunée et respectable, dont j'étois le soutien et l'espoir.

NADIR, (*à part.*)

Je respire.

ATALIDE.

On m'a arraché de ses bras, on m'a ravie à sa tendresse, on m'a traîné en ce sérail. Tout y flatte les yeux, tout y prévient les desirs, et je n'ai la force ni de desirer, ni de voir. Je vais, je viens, j'appelle, je soupire, et je suis seule au milieu des plaisirs qui me cherchent. Mes plaintes frappent en vains les airs; elles se perdent dans l'espace; elles ne sont pas entendues de ce qui m'attachoit à la vie, de ce qui me la rendoit chère. Seigneur, je ne méritois pas votre amour, l'éclat qui m'environne ne convient point à mon obscurité; rendez-moi le bonheur paisible que j'ai perdu; renvoyez-moi sous l'humble toît que j'habitois, il vous en coutera peut-être; mais ma reconnoissance sera le prix du sacrifice.

NADIR, (*hors de lui.*)

De la reconnoissance !... de la reconnaissance, dites vous ! et c'est la ce que vous offrez à un cœur qu'un feu terrible, indomptable, pénètre, brule, dévore, sans pouvoir le consumer. Demandez-moi ma fortune, je la dépose a vos pieds; un trône, je m'arme pour le conquérir; ma vie, elle est à vous. Mais vous perdre !... vous perdre ! non, jamais... jamais. Que dis-je ? hé pourquoi vous éloigner ? qui m'empêche de vous conserver à mon amour, et de remplir tout vos vœux ? vous êtes séparée de votre mère, je la remetterai dans vos bras; elle habite une chaumière, je lui destine des palais; elle éprouve des besoins, je lui ouvrirai mes trésors, et je ne ferai rien pour elle, qui ne soit un hommage à la beauté. (*il remonte la scène.*) Esclaves, approchez. (*on entre.*) Que l'on cherche les arabes qui m'ont amené cette odalisque, que l'on courre, que l'on vôle avec eux au sein de la Circassie, qu'on m'amène la mère d'Atalide, et qu'on la respecte comme moi. Allez. (*on sort.*)

ATALIDE, (*à part.*)

Ma mère dans le sérail ! Hercide, c'en est fait, je ne te verrai plus.

NADIR, (*descendant la scène.*)

Hé bien ! êtes vous satisfaite : vous reste-t-il encore quelque chose à désirer ?

ATALIDE.

Avec qu'elle grandeur vous vous vengez de moi ! avec quelle profusion vous répandez vos bienfaits.

NADIR, (*avec le ton de la plus extrême tendresse.*

Dis un mot, un seul mot de consolation et d'espoir et je n'y mettrai plus de bornes. Je tombe à tes pieds, j'y demande, j'y attends le prix de ma tendresse. Si ton cœur est fermé encore à ce sentiment délicieux, qui fait le charme de la vie, laisse moi du moins entrevoir le moment où il y pénétrera ; permets moi de te créer enfin une seconde existence. Parle, réponds, mon Atalide, ton maître suppliant t'invite à prononcer sur son sort. (*il lui prend la main.*)

ATALIDE, (*à part.*)

Il a le cœur de mon amant... je ne sais que lui répondre.

NADIR.

Tu te tais, tu détournes les yeux, tu retires ta main... ingrate, que t'ai-je fait que de te trop aimer ? comment me suis-je attiré ta haine ?

ATALIDE, (*vivement.*)

Moi, vous hair ! (*avec effusion.*) Vous ne le croyez pas.

NADIR, (*se levant yvre de joïe.*)

Tu ne me hais point ! tu ne me hais point !... Tu l'as dit et je t'en crois... Ah ! par grace, dis le moi, redis le moi encore... répète moi que tu ne me hais point.

ATALIDE.

Ce sentiment pénible me fut toujours étranger, et Nadir ne sauroit l'inspirer à personne. Je me plais au contraire à lui prodiguer ce que la plus active amitié à de charmes et de douceurs.

NADIR.

C'en est assez. Ton amant satisfait, heureux, yvre de joie ne balance plus à t'élever jusqu'a lui.

ATALIDE, (*avec effroi.*)

Quel mot avez vous prononcé ?

NADIR.

Officiers, eunuques, femmes du sérail, rassemblez vous à ma voix. (*Le théâtre change et représente un superbe jardin, où sont rangés les Odalisques, les Eunuques. etc.*) C'est désormais Atalide qui va commander ici. Qu'on s'empresse de lui plaire, qu'on prévienne ses desirs, qu'on cède à ses moindres volontés. (*On se prosterne devant Atalide.*) Ali, volez à la mosquée, que l'on pare l'autel, que l'encens fume, que l'hymen allume son flambeau : l'heureux Nadir va jurer à son Atalide un éternel amour. (*Il sort.*)

ATALIDE.

Non, seigneur, il ne se dégradera point; il n'unira pas son sort à celui d'une esclave.......

NADIR.

Oubliez l'injustice de la fortune; elle vous devoit un trône, un temple, des autels.

ATALIDE.

Votre passion vous égare.

NADIR.

Vous en justifierez l'excès.

ATALIDE.

Je dois vous en garantir.

NADIR, (*lui présentant sa main.*)

C'est trop me résister, venez, suivez mes pas.

ATALIDE.

Je ne puis...., non, jamais.... jamais.

NADIR.

Vous refusez, vous rejettez mes dons!

ATALIDE.

Je les refuse et sans retour.

NADIR.

Sans retour, dites-vous! ah, ce seul mot m'éclaire. (*avec une sorte de fureur.*) Cet objet, dont je t'ai séparé, sans lequel tu ne peux vivre, que tu cherches, que tu appelles en vain.... femme perfide, tu m'as trompé. Ce n'est pas sur ta mère que tu versois des larmes.

ATALIDE.

Hé bien, vous le voulez, je vous dirai l'affreuse vérité. Je vous respecte, je vous estime, et je serois à vous si j'étois encore à moi;

un autre vous a prévenu, un autre à mes plus tendres vœux, et dussiez vous m'accabler du poids de votre colère, j'en fais hautement l'aveu, jamais son image chérie ne sortira de mon cœur.

NADIR.

Je l'en arracherai. Mon amour dédaigné se convertit en haine, ce n'est plus un amant, un époux qui vous parle; c'est un maître outragé, jaloux, qui ne connoîtra que ses fureurs. L'effet en sera terrible, et c'est vous qui l'aurez voulu. (*Il remonte la scène et s'arrête devant les noirs.*) Cet homme qui a pénétré dans les jardins, qui a echappé à votre vigilance, est peut-être le rival heureux qui me ferme son cœur. Il ne renoncera pas au trésor qu'il possède; sans doute il reviendra. Qu'on veille sans relâche, qu'on le saisisse, qu'on le traîne devant moi. (*Il sort.*)

ATALIDE.

Il est resté dans nos déserts; il soulage, il console ma déplorable mère; je n'ai à craindre que pour moi. Eloignons-nous de cette foule importune, et dérobons à tous les yeux et mes pleurs et mon désespoirr.

SCENE IV.

ACOMAT, Odalisques, Eunuques.

ACOMAT, (*aux Eunuques.*)

C'est une jolie chose que l'amour; s'il fait extravaguer ainsi tous les hommes, nous devons rendre graces au sort de ne l'être plus. Loin d'être les victimes des fantaisies de ces dames, nous avons par fois le petit plaisir de les faire enrager, et cela dédommage de bien des choses.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ALI, (*entrant précipitamment.*)

Vos ordres seront exécutés, seigneur, et... (*à Acomat.*) Où donc est le Bacha?

ACOMAT.

Il est allé bouder.

ALI.

Le pontife se prépare...

ACOMAT.

Et la noce est flambée!

ALI.

Atalide se défend encore!

ACOMAT.

Oh! elle a bec et ongles, cette fille-là.

ALI.

Refuser la main du Bacha! elle a donc un amant?

ACOMAT.

Hé! parbleu...

ALI.

Qu'elle ne nomme point.

ACOMAT.

Pas si dupe.

ALI.

Nadir n'a qu'un parti à prendre, c'est de suivre mes conseils, et je vais l'y déterminer.

ACOMAT.

Sans doute. Il ne faut pas gâter les femmes. (*Ali fait une fausse sortie.*) Un mot, seigneur Ali. Il est bien permis au Bacha d'avoir de l'humeur; mais est-il nécessaire que nous en ayons aussi, nous qui ne sommes pas amoureux?

ALI.

Que veux-tu dire?

ACOMAT.

Et l'original que vous attendez; et les préparatifs que nous avons faits pour le recevoir?

ALI.

Fais de cet homme ce que tu voudras. (*Autre fausse sortie.*)

ACOMAT.

J'ai carte blanche, j'en ferai bon usage.

ALI, (*revenant.*)

Ah! je te sais bon gré de m'avoir parlé de Morad; tu m'enverras sa femme, je veux l'attacher à Atalide. Cette odalisque se défie de celles qui la servent, elle craint leur sévérité: Pirrha gagnera sa confiance, elle saura le nom d'un homme qu'il est essentiel de connoître, que peut-être il faudra perdre, que du moins il faut éloigner. (*Il sort.*)

ACOMAT, (*à ce qui l'entoure.*)

Le Bacha et son conseil intime sont sérieusement occupés; laissons-les faire et ne pensons qu'au plaisir; rions ici pendant qu'on soupire là-bas.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, HUSSEIN.

HUSSEIN.

NOTRE homme est à la porte du sérail.

ACOMAT.

Fais-le entrer.

HUSSEIN.

Mais il a avec lui un apprentif qui ne veut pas quitter son maître.

ACOMAT.

Il faut exécuter l'ordre. Qu'on le lâche dans les jardins extérieurs, et qu'on n'en entende plus parler. Vas. (*Hussein sort.*) Allons, tendres odalisques, laissez pour un moment votre nonchalante langueur, et prenez la peine de sourire. (*aux eunuques.*) Vous, mes soucieux et fidèles compagnons, préparez-vous à me seconder. On vient; en place.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, HUSSEIN, MORAD, PIRRHA, SUITE.

On entend une musique éloignée; les femmes baissent leur voile et se rangent dans le fond du théâtre; les hommes se placent sur les côtés, un blanc et un noir alternativement; le son de la musique approche par dégrés; Morad paroît marchant majestueusement appuyé sur l'épaule de Hussein; Pirrha le suit avec des marques de satisfaction ou de dégoût, selon le genre des phisionomies qu'elle regarde; les eunuques se détournent à son aspect ou lui font des mines; Morad s'arrête au milieu du théâtre; les hommes défilent devant lui et lui font une profonde révérence, les femmes se croisent avec les hommes, défilent aussi devant Morad, et lui baisent la main. Morad fait des lazzis d'étonnement et de joie, Acomat lui prend la tête à deux

mains, l'embrasse, lui fait faire un tour, qui le jette dans les bras d'un autre eunuque, qui le passe à un troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier : on se retrouve en place, la musique cesse.

MORAD, (*saluant à la ronde.*)

JE suis enchanté de vos politesses, on trouve ici de l'aménité, de l'affabilité, de la cordialité.

ACOMAT.

Nous tenons à l'urbanité.

MORAD.

J'ai de la réciprocité.

ACOMAT.

Que d'indulgence et de bonté !

MORAD.

C'est trop flatteur, en vérité.

PIRRHA.

Finissez, votre verbiage, voyons sans tarder davantage, pourquoi j'ai quitté mon ménage; dans ce galant aréopage, quel est le cœur doux ou sauvage, dont le soin me tombe en partage.

ACOMAT.

Vous le saurez dans un moment, (*lui montrant le côté par où Ali est sorti.*) Passez dans cet appartement. Là, notre chef éloquemment vous contera très-longuement les douleurs d'un fidèle amant, dont vous calmerez le tourment, en gagnant insensiblement l'amitié d'un objet charmant, qu'il faut pousser au sacrement, par l'attrait du raisonnement. (*la renvoyant.*) Procédez à l'enchantement.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PIRRHA, exceptée.

MORAD, (*avec emphase.*)

ET moi, que l'oisiveté glace, qui brûle d'illustrer ma race, il est temps qu'on me satisfasse, et qu'on m'accorde aussi la grace de nommer l'importante place désignée à ma noble audace.

ACOMAT.

Avant tout, je dois de ces lieux étaler la pompe à vos yeux.

C'est par des sons délicieux, par des mouvemens gracieux, par les transports les plus joyeux, que nous allons jeunes et vieux, vous préparer de notre mieux, aux travaux les plus glorieux.

MORAD.

J'aime la danse et la musique, et je me prête sans replique au plan vraiment honorifique, qu'aussi poliment on m'explique.

ACOMAT, (*à part en riant.*)

Je n'y tiens plus; il est unique. (*à une femme du sérail.*) Le grand Morad est amateur....

MORAD.

Je suis mieux, je suis connoisseur.

ACOMAT.

Venez, objet plein de candeur, venez par votre art enchanteur, charmer son oreille et son cœur. (*Deux noirs approchent une harpe.*)

MORAD, (*après le morceau.*)

C'est bien, c'est très-bien.

ACOMAT.

Trouvez vous cela...

MORAD.

Je suis satisfait, très-satisfait, completement satisfait.

ACOMAT.

Si vous le permettez, j'unirai ma voix au son de son instrument.

MORAD, (*d'un ton de protection.*)

Oui, mon ami, vous m'obligerez.

AIR, (*avec accompagnement de harpe.*)

ACOMAT.

Le papillon leger, volage,
N'a pour guide que les plaisirs.
Une fleur reçoit son hommage,
Une autre s'ouvre à ses desirs.

Le tourtereau toujours fidèle,
Tristement chante son ennui,
Et sa constante tourterelle
Chante aussi tristement que lui.

Loin de nous la mélancolie,
Qui veut couler les plus beaux jours,
N'est fidèle qu'à la folie,
Et sans cesse change d'amours.

MORAD.

Comment, diable! je suis émerveillé.

HUSSEIN.

Parbleu, je le crois, c'est le premier chantre du sérail.

ACOMAT, (*aux danseurs.*)

Allons enfans de la gaîté, de la légèreté, des graces, et surtout de la précision.

BALLET.

Les hommes et les femmes qui ne dansent pas, se rangent derrière Morad, et forment une espèce de cour; parmi les femmes se glissent, sans être apperçues du public, des vieilles exactement vêtues et voilées comme les autres: les danseuses tiennent des guirlandes de fleurs, dont elles forment, avec leurs danseurs, différentes figures, elles viennent ensuite en décorer, où plutôt en charger grotesquement Morad.

MORAD, (*avec emphase.*)

Je suis enchanté des marques de considération dont vous me comblez. Je regrette seulement de n'avoir pas vu ces odalisques dont les attraits égalent sans doute les talens.

ACOMAT.

Vous les verrez; vous ferez mieux. Il y a long-temps sans doute que vous êtes guéri de votre amour pour Pirrha.

MORAD.

Je ne me souviens pas même de l'avoir jamais aimée.

ACOMAT.

Le Bacha qui n'a rien d'un Turc, vous accorde celle de ses femmes qui sera assez heureuse pour vous plaire; levez ces voiles et fixez votre choix.

(*Les unuques apportent des carreaux, les femmes s'assoient sur les deux côtés du théâtre, les vieilles les premières vers l'avant-scène.*)

MORAD.

Le Bacha me rend des honneurs, m'accorde une grande place, et me prête sa femme! quel Bacha que ce Bacha-là! (*rêvant.*) Cependant accepter... pourquoi pas? non... si fait,

la tentation est forte, et ma foi, j'y succomberai. Mahomet, Soliman, Sélim, ont sacrifié à la beauté; Morad peut lui consacrer ses loisirs. Procédons à l'examen. (*il lève un voile, on rit.*) C'est une maman; je les respecte infiniment, mais voilà tout. (*il lève un second voile.*) Celle-ci est encore plus respectable; voyons ailleurs. (*il lève un troisième voile, on rit.*) Oh, Mahomet, la trisayeule de la génération vivante! passons de l'autre côté. (*il traverse le théâtre et lève un voile, on rit.*) Que diable, le Bacha à donc fait une collection d'antiques! je ne m'étonne plus de sa générosité. (*les quatre vieilles caressent et lutinent Morad.*) Laissez-moi, laissez-moi donc... ahie! ahie! elles pincent, elles égratignent, elles sont enragées ces femmes-là. (*Il leur jette les guirlandes dont il est chargé; les vieilles s'embarassent les jambes, et sortent en trébuchant.*) (*à Acomat*), Ecoutez, seigneur officier. (*Acomat s'approche.*) Toutes réflexions faites, je ne crois pas devoir imiter ces asiatiques efféminés qui passent leur vie dans les langueurs d'un sérail; je le répète, je me consacre à la gloire; je veux trouver en elle seule mon amante, mon idole, et ma plus précieuse récompense. Laissons les fadaises, et pensons au solide; parlons emploi.

ACOMAT, (*à la foule, avec emphase.*)

Le seigneur Morad veut traiter d'affaires importantes.

MORAD.

Oui, j'assemble mon conseil.

ACOMAT.

Retirez-vous, espèce futile et superficielle, et laissez-moi seul avec l'amant de la gloire.

(*On sort en ordre, en faisant des éclats de rire.*)

SCENE IX.

ACOMAT, MORAD.

MORAD, (*avec importance*)

Sachons enfin, mon cher, pourquoi je suis ici.

ACOMAT.

Pour décider vous même sur votre sort à venir. Tous les emplois vacans sont à votre disposition.

MORAD.

Oh, je n'en veux exercer qu'un.

ACOMAT.

C'est souvent trop pour bien des gens.

MORAD.

Point de réflexions, s'il vous plait; voyons les emplois vacans.

ACOMAT, (*déroulant un parchemin.*)

Primo, la place de Cadi de Damas.

MORAD.

Je veux bien commencer par-là.

ACOMAT.

(*à part.*) Il est modeste. (*lisant.*) Mais comme on ne doit point prendre de place au-dessus de ses forces, le successeur du Cadi destitué qui manqueroit d'intégrité.....

MORAD.

J'en suis abondamment pourvu.

ACOMAT.

Je vous en fais mon compliment. (*lisant.*) Qui manqueroit d'intégrité, où qui commettroit une faute par ignorance des lois......

MORAD.

Diable emporte, si je les connois.

ACOMAT.

Sera empalé à l'instant.

MORAD.

Passons à autre chose.

ACOMAT, (*lisant.*)

Il y a une mosqueé a desservir à Gaza......

MORAD.

Je ne me sens pas de goût pour le sacerdoce. N'importe, voyons les conditions.

ACOMAT, (*lisant.*)

Il faut connoître l'Alcoran.

MORAD.

C'est avec cela qu'on m'endormoit quand j'étois petit.

ACOMAT, (*lisant.*)

Il faut renoncer au vin.

MORAD.

Au vin!

ACOMAT, (*appuyant.*)

Au vin.

MORAD.

A peine ?.....

ACOMAT, (*lisant.*)

D'être empalé ?.....

MORAD.

Quel diable de refrein avez-vous choisi-là ? empalé ! empalé ! je le serois indubitablement. Passons à un autre emploi.

ACOMAT, (*lisant.*)

Celui de chef des eunuques du sérail sera vacant demain. (*à Morad.*) Superbe place.

MORAD.

Que faut-il savoir pour l'exercer dignement.

ACOMAT.

Rien.

MORAD.

J'accepte.

ACOMAT.

Mais il faut se soumettre préliminairement... Vous m'entendez ?

MORAD, (*avec effroi.*)

Passez, passez.

ACOMAT.

Ma foi je suis au bout.

MORAD.

Quoi, il n'y a rien sur votre pancarte ? vous en êtes bien sûr ?

ACOMAT, (*cherchant sur son parchemin.*)

Ah, si fait, si fait. Le chef des cuisines du Bacha....

MORAD.

Le chef des cuisines !

ACOMAT.

A besoin d'un aide intelligent....

MORAD, (*s'écriant.*)

Moi, aide de cuisine ! que deviendroient les destins de l'Empire ?

ACOMAT, (*souriant.*)

Ils ne seront pas compromis. Comme le seigneur Morad annonce les plus étonnantes dispositions, il pourra, en tournant et retournant ses casserolles...

MORAD.

Des casserolles! quelle horreur!

ACOMAT.

Il pourra s'instruire dans la jurisprudence, la tactique, le droit public, et en peu de tems...

MORAD, (*les poings sur les côtés.*)

Je crois m'appercevoir que votre seigneurie se moque de la mienne.

ACOMAT, (*avec ironie.*)

Voyez quel tact!

MORAD.

Corbleu, ne vous y jouez point.

ACOMAT.

Je n'ai garde. Morad est dangereux.

MORAD.

Morad est un homme à vous étriller, et d'importance, entendez-vous, mon petit officier.

ACOMAT.

Faquin!

MORAD.

Imberbe!

ACOMAT.

Insolent!

MORAD.

Incomplet!

ACOMAT, (*il frappe dans ses mains et on entre.*)

Défaites-moi de cet animal, et consignez-le dans les cuisines. (*On saisit Morad qui se défend.*) Qu'il y soit bien traité. Excellente chère, le vin à discrétion et peu de chose à faire; allez.

MORAD, (*qu'on entraîne.*)

Par Mahomet, j'empoisonnerai le Bacha, ses officiers, ses eunuques, ses femmes; je mettrai le feu au sérail, et je m'ensevelirai honorablement sous ses ruines.

SCENE X.

ACOMAT, PIRRHA.

ACOMAT, (*riant.*)

AH, ah, ah! l'amant de la gloire n'entend pas raillerie, et dans son fastueux délire, il étoit homme à me mener loin. Voilà sa digne moitié; (*à Pirrha.*) Hé bien vous quittez Atalide?

PIRRHA.

Au contraire, elle me fuit.

ACOMAT.

Elle ne sait pas vivre, cette fille-là.

PIRRHA.

Elle a beau faire, je la mettrai à la raison.

ACOMAT.

Je vous le conseille. Le Bacha a une furieuse demangeaison de mariage. S'il n'épouse pas, il s'en prendra à vous, à nous, et enfin à lui-même. C'est maintenant la très-vénérable, très-prudente et très-adroite Pirrha, qui tient dans ses mains les destinées de la Syrie. (*il sort.*)

SCENE XI.

ATALIDE, PIRRHA.

PIRRHA.

MA foi, je ne m'embarrasse ni de la Syrie, ni des Syriens. Je ferai les affaires du Bacha, parce que cela doit avancer les miennes, et la petite, en dépit d'elle, sera bachate avant la fin du jour.

ATALIDE, (*rêvant.*)

Suis-je assez malheureuse! poursuivie par un homme que je ne saurois aimer, obsédée par ses gens, il m'est impossible d'être un moment à moi.

PIRRHA.

Ah! voici la cruelle.

ATALIDE.

C'est la nouvelle arrivée. Je la hais plus que les autres.

PIRRHA.

Il faut d'abord pénétrer son secret, et savoir à quoi m'en tenir sur la prétendue fraternité. Ecoutez donc la petite?

ATALIDE.

Laissez-moi.

PIRRHA.

Quand vous m'aurez entendue.

ATALIDE.

Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je.

PIRRHA.

Non, mon petit cœur; je suis payée pour vous parler, et je vous parlerai. Je parlerai si haut que vous m'entendrez malgré vous; je vous tracasserai, je vous tourmenterai tant que vous en passerez par ce qu'il me plaira.

ATALIDE.

Je me donnerois plutôt la mort.

PIRRHA.

Non, mon bel ange, non, vous ne mourrez point et vous obéirez. Ah! vous êtes rétive, récalcitrante, vous avez de la tête! mais j'en ai une aussi, et qui vaut bien la vôtre; je vous en avertis...

ATALIDE.

L'abominable femme!

PIRRHA.

Chansons que tout cela; le bruit ne me fait pas peur. Ecoutez, je ne peux pas vous faire grand bien.

ATALIDE.

Je le crois.

PIRRHA.

Mais je peux vous faire beaucoup de mal.

ATALIDE.

Et vous en êtes très-capable.

PIRRHA.

Cependant, si je suis contente de vous, si vous êtes douce, traitable, docile....

ATALIDE.

Rien que cela?

PIRRHA.

Je me relacherai un moment de ma sévérité, je compatirai

aux peines de ce petit cœur-là, je vous parlerai de quelqu'un qui vous intéresse et beaucoup.

ATALIDE, (*très-vivement.*)

Parlez, parlez donc.

PIRRHA.

Vous ignorez le sort de votre mère.

ATALIDE, (*avec la plus grande chaleur.*)

Vous en avez entendu parler?

PIRRHA.

Mieux que cela.

ATALIDE.

Vous en avez des nouvelles!

PIRRHA.

Des nouvelles positives.

ATALIDE.

Que vous a apportées?...

PIRRHA, (*la fixant de très-près.*)

Votre frère.

ATALIDE, (*stupéfaite et troublée.*)

Mon frère... mon frère, dites-vous!

PIRRHA, (*avec force.*)

Vous n'avez pas de frère.

ATALIDE, (*tremblante.*)

Oui... oui... je me rappelle...

PIRRHA, (*tranchant net.*)

Hercide est votre amant.

ATALIDE, (*s'écriant.*)

Qui vous l'a dit?

PIRRHA.

Votre incertitude, votre trouble, vos alarmes. Ah! vous avez un amant, je le connois, il me trompe, il me joue, et je ne me vengerois pas!

ATALIDE.

Des pièges, des perfidies, voilà tout ce que je devois attendre de vous.

PIRRHA.

Hercide est dans les jardins extérieurs.

ATALIDE.

Ciel!

PIRRHA.

Il est en la puissance du Bacha, et vous savez comment punit un homme outragé et tout-puissant.

ATALIDE, (*suppliante.*)

Pirrha, ma bonne Pirrha.

PIRRHA.

Ah! la petite se radoucit.

ATALIDE.

Je tombe à vos genoux.

PIRRHA.

Peine inutile.

ATALIDE.

Je les mouille de mes larmes.

PIRRHA.

Je suis inéxorable.

ATALIDE, (*se levant, avec l'accent du désespoir.*)

La mort! la mort! voilà ce qui me reste.

PIRRHA.

Je peux me taire encore; mais vous n'avez qu'un moment.

ATALIDE.

Parlez, prononcez, ordonnez.

PIRRHA.

Oubliez ce traitre d'Hercide.

ATALIDE.

Mon cœur se brise.

PIRRHA.

Recevez la main du Bacha.

ATALIDE.

Ce supplice est affreux.

PIRRHA.

Vous balancez! (*fausse sortie.*) je vais, je nomme votre amant, je le livre à son rival.

ATALIDE, (*la ramenant.*)

Arrêtez, arrêtez... (*après un tems.*) Dieu!... grand dieu!

PIRRHA.

Hé bien?

ATALIDE, (*d'une voix éteinte.*)

Dites au Bacha que je me sacrifie. (*elle s'assied sur un tertre.*)

PIRRHA, (*sortant*)

Je la sépare à jamais d'Hercide; les circonstances, les lieux, la crainte le conduiront à mes pieds.

SCENE XII.

ATALIDE, (*seule.*)

(*La nuit vient très-lentement.*)

CRUELLE femme, que t'ai-je fait ? Il est donc des mortels qui se plaisent à persécuter, qui se repaissent des pleurs de l'infortune... il faut s'immoler, ou le perdre ; je ne balance pas. Puisse-t-il supporter la vie, rendre justice à mon cœur, se dire enfin : elle m'aimoit pour moi même, elle m'a sacrifié sa félicité, sa vie, tout son être.

SCENE XIII.

ATALIDE, HERCIDE.

HERCIDE, (*avançant avec précaution.*)

PERSONNE.

ATALIDE, (*avec amertume.*)

Ah, ma mère, ma mère ! l'amour à fait votre tourment, et je suis aussi sa victime.

HERCIDE, (*appercevant Atalide.*)

C'est une femme.

ATALIDE.

Vous fûtes trahie par un ingrat...

HERCIDE.

C'est sa voix.

ATALIDE.

Et je perds l'amant le plus tendre.

HERCIDE, (*tombant à ses genoux.*)

Non Atalide, il t'est rendu.

ATALIDE.

Dieu tout puissant ! Hercide à mes genoux ! Hercide dans mes bras ! (*ils se tiennent embrassés, Atalide se dégageant avec force.*) Malheureux, que cherches-tu ici ?

HERCIDE.

Mon amante et le bonheur.

ATALIDE.

Il n'en est plus pour nous... Tu ne sais pas...

HERCIDE.

Je sais tout.

ATALIDE.

Le Bacha...

HERCIDE.

Est un barbare.

ATALIDE.

Il exige ma main.

HERCIDE.

Je viens la lui ravir.

ATALIDE.

Il faudrait un prodige.

HERCIDE.

Il ne faut que du courage. La nuit commence à étendre ses voiles; pour arriver jusqu'à toi, j'ai franchi des fossés, des murailles; nous les repasserons sur les aîles de l'amour; nous fuirons, nous irons chercher un coin de terre, où l'homme soit indépendant; nous y vivrons l'un pour l'autre. Sans besoins que celui d'aimer, sans désirs que ceux que tu fais naître, je trouverai en toi une amie, une amante, une épouse; tu seras ma famille, ma richesse, mon univers, mon tout.

ATALIDE.

Que les illusions de l'amour sont douces!... mais qu'elles sont loin de la réalité! tu parles de fuir! cent euuques qu'il faut éviter; une garde nombreuse, dont il faut tromper la vigilance; des habits, dont la richesse me décélera dans les rues de Damas, les satellites du Bacha, qui en occuperont les portes; mon ami, la fuite est impossible, et mon malheur inévitable... on sait que je t'adore, que tu es dans les jardins, on menace de te livrer. Si je résiste...

HERCIDE.

Tu sais aimer, et tu connois la crainte.

ATALIDE.

Oui, je crains, mais pour tes jours; éloigne-toi, je t'en supplie, je t'en conjure; si tu es découvert, on te traîne au supplice.

HERCIDE.

Je n'en redoute qu'un, c'est de te perdre; je cours, je vole audevant des autres.

ATALIDE, (*avec la plus extrême tendresse.*)

Tu veux donc que je meure aussi.

HERCIDE.

Te serais-tu flattée de survivre à cet affreux hymen ?... viens, suis mes pas. Si le succès est incertain, il n'est pas impossible, et s'il faut succomber tous deux, que ce soit du moins en cherchant le bonheur.

ATALIDE.

Tu le veux, je ne résiste plus, je m'abandonne à toi.

HERCIDE, (*avec enthousiasme.*)

Je retrouve enfin mon amante. (*Il lui prend la main et l'emmène.*)

ATALIDE.

Ciel !... j'entends du bruit... on vient... la mort est sur ta tête.

HERCIDE.

Je la méprise, je la brave.

ATALIDE, (*le poussant vers la coulisse.*)

Fuis.

HERCIDE.

Jamais.

ATALIDE, (*le poussant plus vivement.*)

Fuis, te dis-je, je le veux, je l'ordonne; tu m'obéiras, si vraiment je te suis chère. (*Hercide se retire.*) Le sort ne se lasse pas de nous persécuter.

SCENE XIV.

ATALIDE, PIRRHA, ALI, NADIR.

(*Précédés d'une foule d'esclaves portant des flambeaux allumés.*)

NADIR, (*yvre de joie, descendant la scène.*)

(*à Pirrha.*) ELLE est persuadée, rendue, et c'est à vous que je le dois! ah ! la reconnoissance égalera le bienfait. (*à Atalide.*) Atalide, belle Atalide, vous avez prononcé le bonheur de ma vie; vous renoncez à votre amant. (*Atalide fait un mouvement.*)

PIRRHA, (*à part à Atalide.*)

Taisez-vous, si vous aimez Hercide.

NADIR.

C'est à votre heureux époux, à vous le faire oublier, à effacer

les transports insensés qui l'ont égaré tantôt, à en mériter le pardon. La nuit s'oppose encore à mes empressemens; le pontife, les prêtres, les ministres des loix, tout repose, hors ceux que tourmente, ou que charme l'amour; (*lui prenant la main.*) Venez, les premiers rayons du jour éclaireront mon triomphe. Puisse votre cœur répondant enfin au mien, partager, augmenter, éterniser mon yvresse. (*Il sort avec Atalide, le reste suit.*)

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'appartement des femmes.

SCENE PREMIERE.

MORAD, *en costume de cuisinier et poursuivi, par* ACOMAT, HUSSEIN, *et plusieurs* Eunuques.

MORAD, (*criant.*)

Non, non, non, je ne resterai pas-là.

ACOMAT.

Faquin!

MORAD.

Faquin toi-même.

ACOMAT.

Pénétrer la nuit dans l'appartement des femmes!

MORAD.

Je pénétrerois en enfer pour éviter vos fourneaux, vos casserolles, votre piment, votre opium, et cœtera, et cætera. Je ne suis pas cuisinier, je ne suis pas fait pour l'être, je ne veux pas l'être, et par la sambleu je ne le serai pas.

ACOMAT.

Veux-tu te taire, malheureux.

MORAD.

Je veux crier, tempêter, jurer.

HUSSEIN.

Tu vas nous perdre tous!

MORAD.

Je m'en bats l'œil.

ACOMAT, (*aux eunuques.*

Qu'on le baillonne, qu'on le transporte. (*on fait un mouvement.*)

MORAD, (*tirant son grand couteau.*)

Par la mort, je donnerai de mon grand couteau dans le ventre au premier qui s'approchera. Ce tranchelard, dans la main de Morad, sera le sabre de Mahomet. (*il se met en garde et se fend.*

alternativement devant ceux qui sont près de lui.) Ha !... ha !... ha !
(*Pirrha et les femmes sortent effrayés de leurs cabinets.*)

PIRRHA.

Comment, c'est toi qui fais ce tintamarre.

MORAD, (*lui donnant un soufflet.*)

Mêles-toi de tes affaires.

ACOMAT, (*à Morad.*)

Un soufflet à une femme...

MORAD, (*donnant un soufflet à Acomat.*)

C'est la mienne.

HUSSEIN (*à Morad.*)

A un officier du sérail.

MORAD, (*donnant un soufflet à Hussein.*)

J'en ai au service de tout le monde. (*souffletant ceux qui sont près de lui, qui se renversent les uns sur les autres.*) Et pan à droite, et pan à gauche, et pan par-ci et pan par-là. (*à Acomat, son couteau levé.*) Ouvre-moi les portes, coquin, ou je vais t'essoriller.

LES FEMMES, (*effrayées.*)

Au secours, au secours.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ALI, NADIR.

ALI.

QUELS sont les téméraires...

MORAD, (*à Nadir.*)

Hé, venez donc officier supérieur.

NADIR, (*à Morad.*)

C'est toi qui trouble le silence, qui règne sans cesse en ces lieux.

MORAD

C'est moi qui vais vous assourdir; c'est moi qui dans ma colère, suis homme à renverser, à bouleverser la Syrie toute entière, si je n'obtiens bonne, prompte et éclatante justice.

ALI.

Que dirois-tu, si on te la rendoit ?

MORAD.

Qui vous demande votre avis, docteur ?

NADIR.

Sais-tu qu'un homme qui ose pénétrer ici, est à l'instant puni de mort ?

PIRRHA.

C'est de droit.

MORAD, (*à Pirrha.*)

Et tu voudrois déjà que la chose fut faite. (*à Nadir.*) Mais, seigneur officier, on écoute un homme avant de l'empaler.

NADIR, (*souriant.*)

Cela seroit assez difficile après.

MORAD.

Vous m'avez plu au premier coup d'œil.

NADIR.

C'est très-heureux.

MORAD.

Vous avez je ne sais quoi qui inspire la confiance.

NADIR.

Vous me flattez.

MORAD.

Pas du tout, ou le diable m'emporte, et je vais vous conter en gros ce que j'ai souffert en détail. (*on le tire par son doliman.*) Non, je déclarerai tout et vous ne gagnerez rien avec vos courbettes et vos grimaces. (*à Nadir.*) Dites à votre impertinent Bacha. (*on le tire plus fort.*) Tirez tant qu'il vous plaira ; je vous abandonne mon doliman. (*il s'en débarrasse.*) Dites à votre impertinent Bacha...

ALI.

Malheureux!

NADIR, (*d'un ton sévère.*)

Qu'on le laisse parler.

MORAD.

Que sa valetaille, plus impertinente encore, à seule causé tout ce tumulte ; que ces drôles-là, de leur autorité privée, m'ont transformé en tourne-broche ; qu'il m'ont bafoué, vilipendé, mistifié ; qu'il est responsable des sottises de ses gens et que je prétens en avoir satisfaction.

NADIR.

Acomat, un homme estimable n'abuse jamais de la foiblesse, et n'insulte pas à l'infortune. Mes principes vous sont connus, et vous osez les enfreindre, vous, qui devriez être le premier à les faire respecter.

ACOMAT, (*s'excusant.*)

Seigneur...

MORAD.

Il parle bien l'officier supérieur; mais il parle en Bacha.

ALI.

C'est le Bacha lui-même.

MORAD.

J'en suis, parbleu, bien aise. (*lui présentant la main.*) Touchez-là, seigneur Bacha. Je sais bon gré au Grand seigneur d'avoir avancé un homme tel que vous; je lui en ferai compliment à la première occasion, et je vous demande pardon de mes impertinences.

NADIR, (*à Morad en souriant.*)

Je suis sensibles aux félicitations, d'un genre tout-à-fait neuf, que je viens de recevoir de toi, et je t'engage à bannir toute inquiétude : (*avec sentiment.*) mon cœur est trop plein de son bonheur, pour qu'aucun autre sentiment puisse y trouver accès.

MORAD.

Je suis enchanté, seigneur Bacha, de vos aimables procédés; mais ce faquin, (*montrant Acomat.*) en sera-t-il quitte pour la mercuriale que vous lui avez faite ?

NADIR.

Non. Comme tu l'as très-bien observé, je suis responsable des sottises de mes gens, et je te dois une éclatante réparation. Prononce sur le sort de cet homme; je l'abandonne à ta justice.

MORAD.

Et je jugerai...

NADIR.

Sans appel.

ACOMAT, (*à part.*)

Ahie, ahie.

MORAD, (*à Acomat.*)

Approchez, petit officier; (*Acomat s'incline.*) plus bas, plus bas encore; vous êtes devant votre juge. Il est inutile, je crois, de perdre le tems en accusations, interrogations, confrontations, interpellations, et autres mots en ion, rocambole des tribunaux : les faits sont prouvés; je prononce.

ACOMAT, (*à part.*)

Je suis perdu.

MORAD, (*à part.*)

Je crois que le coquin frissonne. (*à Acomat avec emphase.*) Au plus coupable acharnement ton cœur malfaisant s'abandonne; il n'est pas de vil traitement que n'ait souffert mon auguste personne .. Si Morad s'en souvient, ton juge te pardonne. (*Au Bacha en se frottant les mains.*) Je crois, mon cher ami, que voilà un petit jugement que Salomon lui-même ne désavoueroit pas.

NADIR.

Je suis content de toi. (*à Ali.*) Qu'on lui donne deux cents sequins.

MORAD.

Laissez donc, Bacha, laissez donc. De l'argent, parce que je n'ai pas été lâche! je fais plus de cas de votre estime que de tous les sequins de l'Empire.

NADIR.

Tu es Cadi de Damas.

MORAD, (*sautant çà et là.*)

Je suis Cadi... je suis Cadi!... place au Cadi, qu'on se range devant le Cadi... (*revenant au Bacha.*) ah, diable! et les loix que je ne connois pas?

NADIR.

Le magistrat vraiment intègre n'a besoin que du flambeau de sa conscience. (*à Ali.*) Qu'on aille aussi-tôt l'installer.

MORAD.

Adieu, équitable, estimable, inappréciable Bacha. Foi de magistrat, je viendrai vous revoir, et nous raisonnerons justice en fumant amicalement à la même pipe et en buvant le sorbet dans la même tasse. (*il sort avec Ali.*)

SCENE III.

PIRRHA, NADIR, ACOMAT, HUSSEIN, Femmes, Suite.

NADIR.

J'AI fait un magistrat, qui d'abord n'imprimera pas le respect; mais qui bientôt commandera la confiance. (*à Pirrha.*) Occupons-nous maintenant des plus chers intérêts de mon cœur. Que pense, que dit, que fait Atalide?

PIRRHA.

Elle attend le moment de la cérémonie...

NADIR, (*avec une sorte d'inquiétude.*

Sans impatience ?

PIRRHA.

Et sans effroi.

NADIR, (*vivement.*)

Seroit-il vrai ?

PIRRHA, (*à part.*)

Il faut mentir. (*haut.*) Le jour s'approche, et déjà ses femmes chargées des plus riches étoffes, et des bijoux les plus précieux, se sont présentées devant elle ; elle à souri à la brillante parure qui va donner un nouvel éclat à sa beauté.

NADIR, (*impatient.*)

Après.

PIRRHA.

Je l'aimerai, à-t-elle dit à demi-voix, je l'aimerai ; et comment m'en défendre ? il est tendre, délicat, généreux, il a tout ce qui séduit les ames.

NADIR, (*avec transport.*)

Femmes du sérail, eunuques, esclaves, je prends une compagne qui règne sur mon cœur, et qui me promet le sien ; je ne veux de garant de sa fidélité, que ses sermens, et sa vertu ; je ne veux près de moi qu'une femme en qui je trouverai les qualités et les charmes de toutes. Vous, qu'un usage cruel à soumis à ma puissance, vous qui tombiez à mes genoux, et qui me maudissiez peut-être en secret, rentrez dans les droits de la nature, disposez de votre sort, et soyez assurés que mes bienfaits vous suivront par-tout. Allez. (*Tous sortent du même côté.*)

SCENE IV.

PIRRHA, NADIR, ATALIDE.

(*Atalide très-richement parée, marche au hazard, triste et pensive; pendant le couplet suivant elle rencontre souvent l'œil de Pirrha, qui la contient par son air menaçant.*)

(NADIR, *allant au devant d'Atalide du ton de la plus extrême tendresse.*)

ATALIDE, c'est vous, c'est vous, qui me cherchez peut-être, qui venez effacer les nuages qu'avoient formés une longue et affligeante résistance. Ne craignez pas que je m'en souvienne: vous ne deviez pas votre cœur à celui qui n'avoit pu encore vous offrir le sien; vous ne pouviez en bannir en un jour celui qui obtint votre premier sentiment... Atalide, mon Atalide, que le souvenir du passé se perde dans la source inépuisable de félicité qui s'ouvre devant nous; encore un moment, et l'aurore va renoître; encore un moment, et Nadir n'aura plus rien à desirer. Mon impatience va prévenir, hâter, précipiter le tems... Je te quitte, mais pour ordonner les derniers apprêts, pour déposer enfin à tes pieds mon rang et ma puissance, et te rendre à jamais l'unique arbitre de mon sort.

SCENE V.

PIRRHA, ATALIDE.

PIRRHA.

Vous avez suivi mes instructions, vous vous êtes observée, vous n'avez sonné mot, vous méritez des éloges, et je vous loue. Je vais voir si Hercide saura enfin s'exécuter, et s'il le fera d'aussi bonne grace.

ATALIDE, (*effrayée.*)

Vous allez, dites-vous...

PIRRHA.

M'informer s'il est disposé à me tenir ce qu'il m'a juré, s'il veut aussi mériter que je me taise. Vous vous mariez malgré vous, et je l'épouserai malgré lui; vous prenez votre parti, il prendra le sien.

ATALIDE, (*d'un ton suppliant et douloureux.*)

Mais Pirrha...

PIRRHA.

Mais, mais, il faut que cela soit ainsi; je suis douce, je suis bonne, je suis obligeante; mais je n'entends pas qu'on me résiste, et si ce petit traître d'Hercide s'avisoit d'être récalcitrant... J'ai l'oreille du Bacha, je n'ai qu'un mot à dire pour le perdre, et je lui ferai voir que la colère d'une femme est le plus terrible des fléaux.

SCENE VI.

ATALIDE, (*seule.*)

CE n'est pas assez de m'avoir perdue, elle veut que je connoisse toute l'étendue de mes maux; elle me confie ses odieux projets sur Hercide, qui, dédaignant ses prières et ses menaces, va braver son ressentiment. Hercide!.. cher amant!... quel mot viens-je de prononcer? malheureuse, tourne tes yeux sur toi-même... regarde l'or, la soie, les diamans qui te couvrent; déja tu ne t'appartiens plus, on a paré la victime; il ne reste qu'à l'égorger.

SCENE VII.

ATALIDE, HERCIDE, (*déguisé en eunuque noir.*)

HERCIDE.

NOTRE malheur est certain, il est inévitable, l'espoir même est éteint dans mon cœur. J'ai voulu te voir, te parler pour la dernière fois.

ATALIDE, (*s'écriant.*)

C'est lui!

HERCIDE, (*ôtant son masque.*)

Oui, j'ai gagné un noir, j'ai pris ses habits, j'ai traversé ces péristiles qu'éclairent cent flambeaux; j'ai percé à travers cette foule d'esclaves, qui célèbre bassement le triomphe insolent d'un maître; tous les yeux sont fixés sur toi, la fuite est impossible, le barbare va te posséder, et moi je vais mourir!

ATALIDE, (*suppliante.*)

Hercide, mon cher Hercide !

HERCIED.

Mon sort est arrêté. Cette Pirrha, cette femme cruelle....

ATALIDE.

Sais-tu à quel prix elle met son silence ; sais-tu ce qu'elle exige de toi ?

HERCIDE.

Je connois son amour insensé ; le reste n'est pas difficile à prévoir ; mais je ne racheterai pas mes jours odieux au prix de mon infamie.

ATALIDE.

Voilà ce que je redoutois.

HERCIDE.

Dans ses transports jaloux, elle me nommera au Bacha, qui épuisera sur moi sa vengeance... il faut finir, je finirai... mais en homme supérieur aux évènemens, en homme digne d'Atalide.

ATALIDE.

Et cette Atalide, qui a tout fait pour te sauver, qui perd le fruit du plus amer sacrifice,... crois-tu qu'elle veuille te survivre ; crois-tu qu'elle balance à s'unir avec toi dans la nuit du tombeau ?

HERCIDE, (*d'un ton sombre.*)

Je n'exige, je ne demande rien.

ATALIDE.

Je vais au-devant de tes vœux.

HERCIDE.

De mes vœux !

ATALIDE.

Ton cœur se brise à la seule idée de me voir en la puissance d'un autre.

HERCIDE, (*du ton d'un morne désespoir.*)

Ah ! cette idée est affreuse.

ATALIDE.

La mort est le dernier asyle des amans infortunés.

HERCIDE.

Et tu aurois l'affreux courage de la recevoir !

ATALIDE.

Je t'épargnerai l'effort de me la donner,

HERCIDE.

HERCIDE.

Tu le crois!

ATALIDE.

Me ferois-tu l'injure d'en douter ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PIRRHA.

PIRRHA.

JE ne l'ai pas trouvé dans les jardins.

HERCIDE, (*tirant un poignard avec une joie féroce.*)

Hé bien, vois ce fer, c'est le seul ami qui nous reste : frappons, tombons, mourons dans les bras l'un de l'autre : que notre dernier soupir soit le supplice du barbare et notre dernier hommage à l'amour.

ATALIDE.

Donne, donne. (*Elle lui prend le poignard.*)

PIRRHA.

Courons, appellons, sauvons-le de lui-même. (*Elle sort précipitamment.*)

SCENE IX.

ATALIDE, HERCIDE.

ATALIDE, (*égarée et fixant le poignard, et attirant Hercide vers une pile de carreaux.*)

JE le regarde sans pâlir... viens... viens... adieu, adieu, mon Hercide, détourne les yeux... je vais me frapper. (*Elle lève le bras.*)

HERCIDE, (*lui ôtant le poignard.*)

Arrête... arrête... ton flanc ouvert, tes yeux éteints, tes joues décolorées... cette image me saisit d'horreur; (*il jette le poignard.*) Je ne peux la supporter.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, NADIR, PIRRHA, ALI, (*suite.*)

NADIR, (*à Pirrha, en descendant la scène.*)

OU est-il cet homme qui n'est pas coupable, disiez-vous à Acomat, et qui ose approcher Atalide ? (*à Hercide.* Que signifient ce désordre, ce poignard... Répons.

HERCIDE.

J'ai voulu mourir avec elle.

NADIR.

Traître ; qui es-tu?

HERCIDE, (*avec noblesse et calme.*)

Le fils du gouverneur de Tamar, ton égal et ton rival heureux.

NADIR, (*furieux.*)

Qu'on le traîne au supplice.

ATALIDE.

Barbare ! (*On saisit Hercide.*)

HERCIDE, (*à Nadir.*)

Tu combles mes vœux les plus doux ; mais veille sur Atalide ; sauve-là de son désespoir, qu'elle vive même pour toi, lorsque je ne serai plus.

NADIR, (*remontant la scène.*)

Qu'on l'entraîne.

ATALIDE, (*ramassant le poignard et le cachant dans son sein.*)

Je suis encore maîtresse de mon sort.

SCENE XI.

ATALIDE, NADIR, ALI.

NADIR, (*descendant la scène.*)

ET toi, toi que j'ai tant aimée, pour qui j'ai oublié et mon rang et nos usages, dont je n'ai pas dédaigné l'obscurité et la misère, toi enfin qui a payé mes bienfaits par la plus noire ingratitude, par la plus coupable perfidie, que diras-tu qui puisse atténuer ce forfait?

ATALIDE.

Que feras-tu pour effacer le tien ? Monstre, tu envoyes au supplice un homme dont le seul crime est de m'aimer, que mon infortune a conduit à Damas, et que le hazard t'a livré. Je l'adorois..... une femme, une furie a suspendu le glaive sur sa tête. Pour l'en détourner, éperdue, égarée, j'allois t'ouvrir mes bras, je me jettois dans les tiens.... Sa mort me rend à moi-même ; n'espères plus rien de moi : je te voue une haine implacable, éternelle. Puisses-tu toujours aimer, sans jamais être heureux. Puissent les objets divers de tes atroces desirs frémir d'horreur à ton approche, et répondre à tes soupirs par des imprécations. Périssent tes grandeurs et ta funeste autorité. Puisses-tu, déchu de ton rang, oublié, avili, détesté, être poursuivi sans relâche par l'ombre menaçante de mon amant. Puisse enfin ton cœur froissé, meurtri, déchiré, éprouver à son tour les tourmens qui dévorent le mien. (*Elle chancelle.*)

NADIR.

Je ne me connois plus. Ma rage est à son comble.... je brûle de l'immoler, et mon lâche cœur me parle encore pour elle ; elle chancelle, elle tombe !..... (*Il court à elle et la soutient.*) La mort se peint dans tous ses traits..... (*Il sent le poignard.*) Un fer !..... Quel sinistre dessein !..... (*Il déchire le haut de sa tunique et retire le poignard, on voit un portrait en médaillon pendu au col d'Atalide.*) Un portrait ! (*Il le fixe.*) Est-il possible..... Ciel ! (*Il le détache, et en se levant*) Quel hazard, quel prodige !... (*Il retourne à Atalide qui revient à elle.*) Atalide, Atalide, revenez à vous, ouvrez les yeux, parlez, répondez, ce portrait !.....

ATALIDE, (*s'écriant autant que le permet sa foiblesse.*)

Rendez-le moi, c'est celui de mon père.

NADIR.

Son père ! son père ! Dieu tout-puissant ! (*à Ali.*) Ne perds pas un moment. Arrache ce jeune homme au supplice, cours, vole, tu me réponds de sa vie sur ta tête.

SCENE XII.

ATALIDE, NADIR.

ATALIDE.

Qu'entends-je !

NADIR.

Venez, répondez-moi, je vous en prie, je vous en conjure.... Comment se nommoit votre père ?

ATALIDE, (*étonnée.*)

Osmin.

NADIR.

Et qui vous a donné ce portrait ?

ATALIDE.

Je le tiens de ma mère.

NADIR.

Son nom ?

ATALIDE.

Roxane.

NADIR.

Pas d'autre nom ?

ATALIDE.

Dans des temps plus heureux elle s'appela Fatime.

NADIR.

O mon dieu, mon dieu, je te remercie, tu m'as épargné un double crime et tu rends la paix à mon cœur... Mais on tarde bien à paroître... Leur empressement auroit-il égalé mes fureurs!

ATALIDE.

Mes idées se heurtent, se confondent, je ne sais que penser, que croire, qu'espérer.

NADIR.

C'en est fait, il est mort !... il est mort !... non... J'entends du bruit... on vient... c'est lui... c'est lui-même.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, HERCIDE, ALI, PIRRHA, NADIR, Suite.

NADIR.

HERCIDE, voilà votre épouse; Atalide, embrassez votre père.

HERCIDE. ATALIDE, (*ensemble.*)

Ciel!

ATALIDE.

Mon père!

NADIR.

Oui, c'est moi, qui ai abandonnée ta malheureuse mère; c'est moi, qui ai brûlé d'un coupable amour; c'est moi que la violence des passions, entraînoit à tout les crimes et qui veut les réparer tous. Je reviens pour toi au sentiment de la nature, je te donne à à ton heureux amant, et je vais te rendre ta mère. Pour moi, confus, humilié devant elle, je demanderai, je mériterai, j'obtiendrai l'oubli de mes torts. J'ai fait le malheur de ses jeunes ans; il lui reste encore de beaux jours, je les embellirai; et plus tard, je serai l'appui, la consolation de sa vieillesse.

ATALIDE, HERCIDE, (*embrassant Nadir.*)

O mon père, mon digne père!

PIRRHA.

Voilà donc ce mariage fait et mes projets au diable. Ma foi, je ne m'y attendois guères.

HERCIDE, (*d'un ton sec.*)

Cela vous contrarie un peu.

PIRRHA.

Beaucoup; mais il faut savoir prendre son parti. J'espère que les jeunes époux n'auront pas de rancune. Je les ai tourmentés, à la vérité; mais enfin j'ai fait leur bonheur sans le savoir.

HERCIDE.

Et sans le vouloir.

ATALIDE.

Laissons cela, mon ami, occupons nous de nous-même.

PIRRHA.

Seigneur Bacha, vous avez donné la volée aux femmes du

sérail, je ne suis plus nécessaire ici, je vais retrouver mon Cadi, dont je ne suis pas fort éprise...

HERCIDE.

Je le crois.

PIRRHA.

Mais on tient à ses petites habitudes, et mon Cadi vaut encore mieux que rien.

SCENE XIV et dernière.

LES PRÉCÉDENS, ACOMAT, HUSSEIN, MORAD.

MORAD, (*forçant l'entrée.*)

JE veux lui parler; je lui parlerai, te dis-je.

ACOMAT.

Le Bacha n'a pas le tems de vous écouter.

MORAD, (*écartant Acomat.*)

Il le prendra, morbleu, il s'agit d'affaires d'état. (*s'approchant.*) Mon cher Bacha, mon digne ami; vous m'avez fait installer, et aussi-tôt j'ai convoqué tous les plumassiers de ma dépendance; je leur ai notifié mon projet de réformer les loix, ils m'ont recommandé la forme; je leur ai déclaré que je n'entendois pas qu'un procès durât plus de huit jours; ils m'ont objecté la forme; je leur ai défendu de recevoir de l'argent des plaideurs; ils m'ont encore cité la forme. Fatigué de tant de formes, j'ai repliqué que si j'avois les miennes, je les leur jetterois à la tête. Mes assesseurs et l'auditoire m'ont insolemment ri au nez. Je me suis emporté; ils ont ri plus fort. J'ai poché des yeux, j'ai cassé des dents; on a fait pleuvoir sur moi les registres, les écritoires et tous les meubles de ma salle du conseil. Je me suis sauvé, on m'a poursuivi, et je me réfugie ici à travers les gourmades et les huées du peuple. Les hommes ne méritent pas le bien qu'on veut leur faire; ils sont indignes d'être gouvernés par Morad, et je retourne philosopher chez moi.

HERCIDE.

Voilà la clef.

MORAD.

Dans mon désespoir... je suis capable de me raccomoder sincèrement avec ma femme.